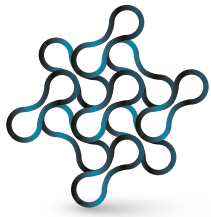
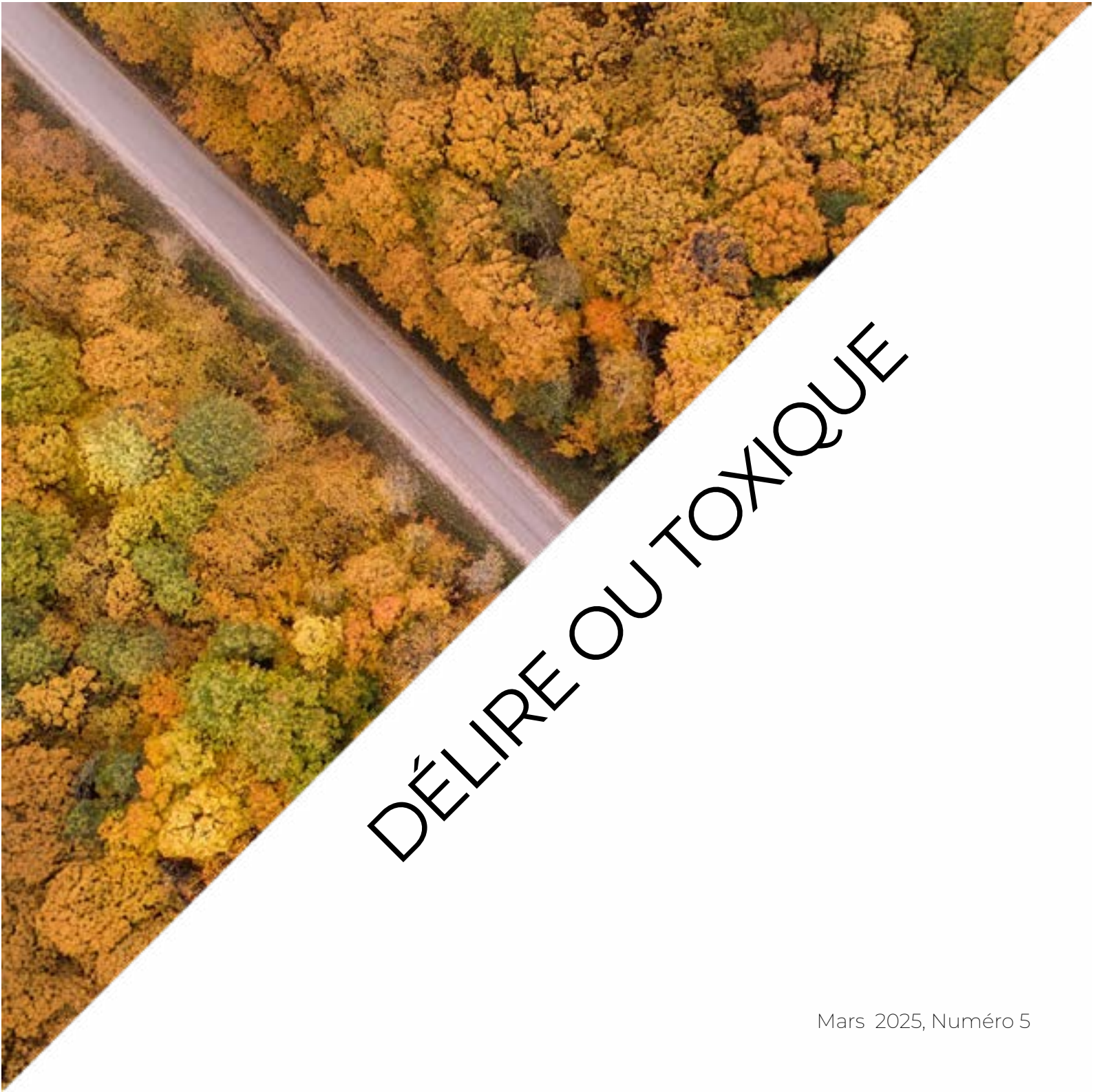


Rede TyA (Toxicomania e Alcoolismo) do Campo freudiano
Red TyA (Toxicomanía y Alcoholismo) del Campo freudiano
Réseau TyA (Toxicomanie et Alcoolisme) du Champ freudien



PHARMAKON Digital



DÉLIRE OU TOXIQUE

SOMMAIRE

- 4 **ÉDITORIAL**
Marie-Françoise de Munck & Éric Taillandier, avec Gloria Aksman, Nelson Feldman, Ève Miller-Rose, Fabián Naparstek, Nadine Page, Giovanna Quaglia et Pierre Sidon
- 7 **DÉLIRE OU TOXIQUE**
- 8 **Conversation sur la drogue de l'aparole**
Marco Androsiglio, Éric Colas, Frédérique Musset-Bilal, Mathilde Braun, Cristóbal Farriol, Coralie Haslé, Pierre Sidon et Tomás Verger. Et le concours d'Olivier Talayrach. (TyA Paris)
- 12 **Toxique ♦ délire**
Nicolás Bousoño, Gustavo Mastroiacovo, Christian Ríos (Argentine)
- 15 **Toxique ...ou pire**
Julien Berthomier et Cécile Peoc'h (Rennes)
- 18 **Le corps du délire**
José Manuel Álvarez (Barcelone)
- 21 **Surdose ou délire ordinaire ?**
Vic Everaert (Bruxelles)
- 24 **Délire & toxique : amputer la voix du Sauveur ou s'en servir ?**
Pablo Sauce (Salvador)
- 27 **Abstinences et délires**
Benjamín Silva, Sabina Serniotti, Matías Meichtri Quintans (Argentine)
- 30 **De la boisson à une fiction**
Cristina Nogueira (Belo Horizonte)
- 33 **Perspectives d'une élaboration collective dans la clinique avec des toxicomanies**
Fabián Naparstek (Buenos Aires)
- 36 **TEXTE D'ORIENTATION**
- 37 **La drogue de la parole**
Jacques-Alain Miller
- 42 **ESTHÉTIQUE DE LA CONSOMMATION**
- 43 **Un délire de déduction**
Aurélia Verbecq (TyA-Suisse)
- 46 **VERS LE CONGRÈS DE L'AMP 2026 - LA RUPTURE AVEC LE PHALLUS**

ÉQUIPE ÉDITORIALE

PHARMAKON DIGITAL est une publication du Réseau Toxicomanie et Alcoolisme (TyA) du Champ freudien, en trois langues: portugais, espagnol et français.

www.pharmakondigital.com

Équipe éditoriale

Elisa Alvarenga (directrice)
Nadine Page
Nelson Feldman
Gloria Aksman
Giovanna Quaglia
Éric Taillandier
Marie-Françoise de Munck
Alejandro Góngora
Fernanda Turbat

Équipe de traduction

Tomás Verger (coordinateur),
Carina Arantes Faria, Cecilia Scovenna, Cláudia Reis, Fernanda Turbat, Jorge Castillo, Luis Fernando Duarte Couto, Maria Wilma Faria, Mauricio Diament, Pablo Sauce, Tomás Piotto, Violaine Clément, Wendy Vives Leiva

Équipe de recension bibliographique

Tomás Verger (coordinateur), Aléssia Fontenelle, Analía La Rosa, Benjamín Silva, Camilo Cazalla, Carina Arantes Faria, Cassandra Dias, Cecilia Scovenna, Christian Ríos, Cláudia Generoso, Cláudia Reis, Daiana Ballesteros, Daniel Senderey, Daniela Dinardi, Daniéle Olive, David Briard, Epaminondas Theodoridis, Éric Taillandier, Federico Giachetti, Fernanda Turbat, France Guillou, Géraldine Somaggio, Gloria Casado, Hélène Coppens, Irene Domínguez, Isabella Prévot, James Fischer, Jean-Marc Jossou, Jorge Castillo, José María Álvarez, Luis Fernando Duarte Couto, Marcela Errecondo, Maria Célia Reinaldo Kato, Maria Wilma Faria, Marie-Françoise de Munck, Matías Mietrich Quintans, Mauricio Diament, Miguel Antunes, Nadine Page, Nelson Feldman, Nicanor Mestres, Pablo Sauce, Pía Marchese, Sébastien Georges, Tomás Piotto, Valeria Vinocur, Violaine Clément, Wendy Vives Leiva, Yvonne Stuer

Consultants

Ève Miller-Rose (Fondation du Champ freudien)
Anne Ganivet-Poumellec (Trésorière)
Fabián Naparstek (Coordinateur du réseau TyA international)

Création, développement et publication

Bruno Senna

Couverture et images

Alejandro Góngora

Production et diffusion:

Instituto de Psicanálise e Saúde Mental de Minas Gerais
Avenida Afonso Pena 2770, salas 201/207, Savassi.
Belo Horizonte, MG - CEP 30130-007

© **Fondation du Champ freudien**

ÉDITORIAL

ÉDITORIAL

Marie-Françoise de Munck & Éric Taillandier, avec Gloria Aksman, Nelson Feldman, Ève Miller-Rose, Fabián Naparstek, Nadine Page, Giovanna Quaglia et Pierre Sidon

L’aphorisme de Lacan *Tout le monde est fou, c’est-à-dire délirant*¹, pris pour thème du XIV^e Congrès de l’Association Mondiale de Psychanalyse, nous a rendu sensibles à ce que *délirer* veut dire selon l’orientation lacanienne. Au-delà de toute considération quant au normal ou au pathologique, *délirer* est propre à l’être parlant, au *parlêtre*. À chacun sa fenêtre sur le réel, sa fiction, sur fond d’impossible à se servir entièrement de ce qui pulse en soi et déborde dans un rapport au partenaire. Cette dysharmonie implique un reste hors sens avec lequel nous avons à composer. Face à l’angoisse suscitée par l’excès de jouissance du corps et l’énigme du désir de l’Autre, certains construisent un délire en phase avec les discours hérités ou en vogue, ou bien rêvent leur vie au nom d’un idéal. Quand il n’y a de recours à aucun discours qui fasse lien, d’autres sont confrontés à un réel envahissant, avec le risque de couper court à toute tentative de suture signifiante.

Les participants du réseau TyA prêtent attention, en institution ou en cabinet, aux sujets qui adoptent cette position plus ou moins radicale de rupture. L’expérience toxicomaniaque « n’est pas [...] une expérience de langage, mais elle est au contraire ce qui permet un court-circuit sans médiation »², nous indique Jacques-Alain Miller. « La drogue apparaît comme un objet qui concerne moins le sujet de la parole que celui de la jouissance, en tant qu’elle permet d’obtenir une jouissance sans en passer par l’Autre »³, poursuit-il.

La pratique contemporaine du *chemsex* résonne particulièrement avec cet énoncé qui fait boussole. Tenter de localiser la jouissance dans le produit permet de desubjectiver le rapport sexuel, tout en faisant usage de l’organe. Plus ordinairement, on sait que la consommation de toxiques est banalisée lorsqu’il s’agit de *faire la fête*, à des fins de désinhibition subjective, favorisant à l’occasion la rencontre des corps. Le recours au toxique serait-il donc une tentative de sortir des impasses de la parole, échappant ainsi à l’angoisse de castration, à l’énigme du désir de l’Autre, au profit d’un autre type de jouissance ? Si le délire est universel du fait que nous parlons, alors: *délirer ou s’intoxiquer* ?

La diversité des usages de drogues, qu’ils soient régulés ou effrénés, nous enseigne sur les différentes façons de ne pas consentir à la parole, et donc au délire. S’agit-il de favoriser une

1 Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?*, n°17/18, printemps 1979, p. 278. Texte réédité dans : *Scilicet Tout le monde est fou*, Paris, ECF, 2024, p. 21.

2 Miller J.-A., « La drogue de la parole », *Accès à la psychanalyse, Addiction*, bulletin de l’ACF en VLB, septembre 2023, n°15, p. 16-17. Republié dans ce numéro 5 de *Pharmakon Digital*.

3 *Idem*, p. 18.

jouissance folle, illimitée, laissant le corps à la dérive, désarrimé de l'Autre ? Ou bien de localiser une jouissance selon des nouages spécifiques, permettant de restaurer certains appuis du sujet pour son maintien dans le lien social ? À ce titre, la consommation de drogue est-elle prise dans une trame signifiante, comme un effort de nomination ou de construction symbolique ? Recouvre-t-elle un phénomène hallucinatoire, pour en limiter l'effet dévastateur ? Donne-t-elle consistance à une identification plus acceptable sur le plan imaginaire ? En quoi répond-elle au sentiment de vide intérieur, voire au réel traumatique ?

Si le pari du transfert du toxicomane à la psychanalyse consiste à troquer *a minima* la prise de drogue contre la prise de parole, s'agit-il dès lors d'engager le sujet toxicomane à se soutenir d'une forme de délire qui renoue avec un lien social plus vivable ?

Pharmakon Digital publie les textes des interventions du Colloque international de TyA sur «Délire ou toxique», parfois affinées dans l'après-coup des discussions qui s'y sont tenues. Fruits d'un travail au sein de différents groupes du réseau TyA, ils contribuent à éclairer notre pratique avec les « accros débranchés », la mise en question de la volonté des politiques de santé publique d'« ablation du délire et du toxique » et une approche qui pourrait être plus modestement de « soutenir un délire, soustraire du toxique ». Ces textes, précédés d'une conversation d'ouverture, composent la première partie, suivie par un texte d'orientation de J.-A. Miller, « La drogue de la parole ».

La seconde partie de ce numéro 5 invite, par une première sélection d'extraits de textes à l'initiative de Tomás Verger, à mettre au travail, dès à présent, le thème du prochain Congrès de l'AMP « Il n'y a pas de rapport sexuel », dans le réseau TyA du Champ freudien. Rappelons que les groupes TyA accueillent volontiers de nouveaux participants qui s'interrogent sur leur pratique auprès des addicts, des toxicomanes ou des alcooliques et sont désireux de contribuer à la recherche. Comment opérons-nous à partir de cet aphorisme de Lacan, «Il n'y a pas de rapport sexuel», dans notre pratique ? Les tentatives d'y répondre, ou de ne pas en répondre, que des sujets cherchent dans la consommation de drogues ou d'alcool, que nous enseignent-elles ?



DÉLIRE OU TOXIQUE

CONVERSATION SUR LA DROGUE DE L'APPAROLE

Marco Androsiglio, Éric Colas, Frédérique Musset-Bilal, Mathilde Braun, Cristóbal Farriol, Coralie Haslé, Pierre Sidon et Tomás Verger.
Et le concours d'Olivier Talayrach. (TyA Paris)

Pierre Sidon : Partons d'une hypothèse : *On n'a pas besoin de drogues si l'on délire assez*. Lacan disait ironiquement : « sécrétez le sens, et vous verrez comment la vie devient plus aisée »¹. Il dit aussi : « la psychose paranoïaque et la personnalité (...) c'est la même chose. »². C'était en 1975 et pas très différent de ses débuts avec l'« homologie du délire et de la personnalité »³. Si la paranoïa est « un engluement imaginaire »⁴, la certitude peut « guérir » du manque ou du trop de sens. Et beaucoup guérissent d'une addiction par la certitude, dogmatique ou religieuse notamment.

Tomás Verger : Dès 1946, dans « Propos sur la causalité psychique », Lacan indique qu'« une certaine "dose d'Œdipe" »⁵ peut avoir, sur l'humeur, l'effet d'un « médicament désensibilisateur ».

Suffirait-il alors de faire parler pour désintoxiquer ?

Marco Androsiglio : Il y a des drogues qui font parler ou délirer. On rencontre d'ailleurs dans la clinique de plus en plus de sujets qui en prennent seulement pour parler, dans des groupes ou pour leur séance : c'est du *chem...* sans sex.

Mathilde Braun : Ce papotage, est-ce une « parole pleine » au sens de Lacan ou plutôt une expérience de jouissance ?

Frédérique Musset-Bilal : Aujourd'hui, des Psychothérapies Assistées par les drogues⁶ sont pratiquées pour débloquent la parole...

Coralie Haslé : On en attend le récit de l'expérience après-coup, comme se produit le récit d'un rêve.

1 Lacan J., *Je parle aux murs*, Paris, Seuil, 2011, p. 92.

2 Lacan J., *Le Séminaire*, Livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2005, p. 53.

3 Lacan J., *De la psychose paranoïaque dans ses rapports avec la personnalité*, suivi de *Premiers écrits sur la paranoïa*, Paris, Seuil, 1975, p. 56-57.

4 Lacan J., « Le Séminaire, R.S.I., Leçon du 8 avril 1975 », *Ornicar ?*, n°5, décembre-janvier 1975-1976, p. 42.

5 Lacan, J., « Propos sur la causalité psychique », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 183.

6 La psychothérapie assistée par psychédélique (PAP), Hôpitaux Universitaires de Genève.

Cristóbal Farriol : N'est-ce pas confondre l'hallucination avec le dire ? Ceux qui prennent des drogues pour discuter ne peuvent rien en dire ensuite.

MA : On ne peut pas attendre du savoir de la drogue.

PS : Effectivement ! Lacan, dans « Subversion du sujet et dialectique du désir », écrit que les hallucinogènes ne constituent « en aucun cas une ascèse qui serait [...] épistémogène ou noophore »⁷.

MA : Et si la cure est une « paranoïa dirigée »⁸, comme l'écrit Lacan, comment diriger ce que provoque l'hallucinogène ?

PS : Les productions intellectuelles ou artistiques sous drogues sont généralement décevantes. Le seul savoir qu'en tirent les consommateurs est le plus souvent, disons, un *dé-savoir*, car le toxique peut dévoiler et assouplir une certaine rigidité...

FMB : ... et revitaliser un corps mortifié.

MA : Ce sont donc des effets de jouissance.

Toxique ou délire : une réponse au réel du sexe ?

MB : Ces effets de jouissance sont différents pour chacun. Beaucoup n'éprouvent aucune envie sexuelle et, même sous drogues réputées entactogènes, ne supportent pas d'être touchés.

Éric Colas : Certains pratiquants du *chemsex* abolissent cependant leur consentement jusqu'à une jouissance du viol programmé grâce au toxique.

CF : Parler ou chercher un acte sexuel sous drogues, c'est, dans les deux cas, avoir affaire au réel sexuel. Tel pratiquant du *chemsex* dit se droguer pour lever la honte qui pèse sur lui. Pour tel autre, parler est dénué d'intérêt, il est toujours confronté au défaut de sens. Face à cette béance, sous l'effet du produit, il papote.

MA : Tel autre encore relate en séance qu'il ne pouvait avoir une relation sexuelle au sauna qu'à la condition expresse de ne pas entendre une seule parole.

PS : Il y a la jouissance muette et la jouissance de la parole...

CH : ...et une jouissance de la parole vide.

Un circuit : avec ou sans l'Autre ?

CF : Certaines nouvelles drogues promettent de susciter l'envie sexuelle, à la différence des anciennes qui ne font que désinhiber une envie déjà présente. En fait, ces produits ne font que rallonger le circuit pulsionnel, réduit à l'acte autoérotique.

FMB : Dès lors l'addiction installe, disons, un *pseudo-désir*...

7 Lacan J., *Écrits*, op. cit., p. 795.

8 *Ibid.*, p. 109.

PS : Ne faudrait-il pas différencier les effets de ces produits et le désir, qui, lui, est le circuit pulsionnel passant par l'Autre, et qui éloigne de l'autoérotisme ?

CH : La question se pose : les consommateurs de drogues, comme ceux qui sont addicts aux jeux de société, sont-ils en relation avec l'Autre ?

Consommer pour « fonctionner normalement » ?

CH : Jadis, on consommait pour faire des choses extraordinaires, aujourd'hui c'est pour permettre le quotidien, pour « fonctionner ».

CF : On se drogue pour être normal.

PS : Il s'agit alors d'effacer sa singularité : le symptôme.

MB : La drogue viendrait-elle à la place de la valeur phallique ?

MA : Elle donnerait une illusion de sens...

CF : En anglais il y a une assonance entre *illusion* et *delusion*, qui signifie délire.

PS : L'illusion, qui n'est pas causée par le signifiant, est évanescence, au contraire du délire propre à l'être parlant.

MA : La consommation servirait à se protéger de la signification phallique.

TV : Car il y a déjà divorce, de structure, avec le phallus...

MA : Et l'on divorce du phallus d'ailleurs pour se marier au pénis.

TV : Car l'organe n'est pas fondé sur le signifiant comme le dit Lacan dans *...Ou pire*⁹.

PS : Tout ça n'institue donc pas un rapport à l'Autre, au contraire du délire et de la parole.

Toxique au social ou délire durable ?

MA : Il s'agit plutôt de refuser l'Autre, sa demande...

CH : La toxicomanie semble avoir perdu son côté subversif.

PS : C'est qu'il y a eu subversion de la subversion, comme le dit Éric Laurent.

MB : C'est le résultat de la montée de l'objet au zénith social – au *sociel*, comme dit J.-A. Miller.

PS : C'est en effet la logique de l'objet.

MB : Celle du *pousse-à-jour*.

PS : La jouissance morcelle le corps... et aussi le corps social. Les intersectionnalités, au lieu de réunir, divisent à l'infini.

9 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, *...Ou pire*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2011, p. 13.

MB : Il y a toutefois des pratiques de jouissance qui font lien social. Si la consommation peut aussi faire lien social, c'est un lien de jouissance.

PS : Cela vaut-il comme lien social si ça ne fait pas limite à la jouissance ?

CH : Les addictions échouent souvent à créer un lien social durable. Il faut donc recommencer sans cesse.

TV : Le toxique ne fait pas limite, car c'est une substance et non un signifiant.

CH : Alors le toxique procurerait un *ersatz* de lien social ? Soyons moins radicaux !

PS : La radicalisation est bien de l'époque. Selon É. Laurent, « c'est la radicalisation de la jouissance »¹⁰. Nous-mêmes pourrions être « drogués » par nos théories si nous en faisons une idéologie. Essayons donc de travailler à une pragmatique des usages. Pour nous, analystes, il s'agit d'humaniser la jouissance, sous transfert.

10 Laurent É., (entretien avec), «L'inconscient et l'événement de corps», entretien, *La Cause du désir*, n° 91, Paris, Navarin, 2015, p. 20-28.

TOXIQUE ♦ DÉLIRE

Nicolás Bousoño, Gustavo Mastroiacovo, Christian Ríos (Argentine)

En 1978, Lacan avance que « tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant »², indication dont Jacques-Alain Miller a fait une boussole pour la clinique contemporaine. Cette notion de délire concerne toute structure subjective, car le sens prolifère par l'ajout de signification, S_2 , si bien que tout discours constitue une défense contre le réel.

Bien sûr, se distinguent des constructions nouées par la fonction du Nom-du-Père, qui structure le domaine de la sexualité à partir de la logique œdipienne, et d'autres qui ne sont pas nouées par le Nom-du-Père, celles-ci pouvant faire usage d'un serre-joint³, qui assure cette fonction et opère une régulation de jouissance.

La généralisation du concept de délire, son extension au-delà du champ des psychoses, invite à considérer ses éventuelles articulations avec le toxique. Outre la relation d'exclusion, toxique ou bien délire, nous nous demandons s'il est possible, et dans quels termes, de relever une relation d'articulation entre les deux, à partir du moment où un sujet consent, par le biais du transfert, à l'expérience analytique.

Expériences de consommation et de parole

Mauricio Tarrab pose que la pratique du toxicomane se caractérise de ne pas requérir le corps de l'Autre comme métaphore de la jouissance perdue et d'être corrélative d'un rejet de l'inconscient⁴. C'est une opération par laquelle aucun message n'est adressé à l'Autre, signalant ainsi une rupture avec ce champ et l'existence d'une jouissance sans partenaire sexuel, où le toxique – et non le phallus – opère en réponse au trou du non-rapport.

Éric Laurent indique que cette jouissance garde en son cœur un silence, car elle rompt avec la chaîne signifiante et avec la dimension de la parole qui permet de faire le tour du vide. Il ajoute que le sujet toxicomane peut parler pendant des heures et ne rien dire, ou bien libérer une écriture où rien n'est écrit. Son expérience est une expérience du chiffre et d'une comptabilité qui sont devenues folles, impliquant la dissolution de la singularité et la mort subjective⁵.

1 Participants : Yasmina Romano, Camilo Cazalla, Agustín Barandiarán, Gloria Casado, Adrián Secondo, María Marciani, Silvina Rago, Ana Cascardo, Ana D'Andrea, Carolina Vignoli, Héctor Tarditti.

2 Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar* ?, n°17/18, printemps 1979. Réédité in *Scilicet Tout le monde est fou*, Paris, ECF, 2024, p. 21.

3 Miller J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », *Quarto*, n°94-95, janvier 2009, p. 46.

4 Tarrab M., « Una experiencia vacía », disponible sur : <https://uqbarwapol.com/una-experiencia-vacia-por-mauricio/>

5 Laurent É., « L'étourdit de la droga », in Salamone L., *El silencio de las drogas*, Buenos Aires, Grama, 2014, p. 14-15.

Si l'intoxication, de laquelle se soutient la manœuvre toxicomane, est une expérience vide de sujet et de signification, qui rompt avec l'Autre et appelle à la jouissance a-sexuelle comme réponse au vide du sujet, l'expérience analytique passant de la drogue à la parole, peut produire – là où la drogue échoue – dans certains cas, l'articulation d'une demande qui restitue la dimension de l'Autre et la production de l'inconscient pour situer « le chiffre de la problématique à laquelle la drogue apporte sa solution »⁶.

Dans d'autres cas, quand la drogue agit comme un traitement de la jouissance réelle, et quand cette solution devient trop problématique, l'analyse pourra permettre au *parlêtre* la recherche d'autres voies, d'autres solutions.

La vignette qui suit articule ces propositions.

Un jeune homme de 32 ans s'adresse à une institution suite à l'isolement dans lequel il se trouvait du fait, dit-il, de sa consommation de cocaïne. Cette institution lui enjoint de ne pas aller travailler, d'être accompagné 24/24h et de ne plus voir ses amis. C'est dans ce contexte que les entretiens ont lieu.

Il a commencé à fumer de la marijuana à l'adolescence, puis, à partir de l'ouverture de sa discothèque, il a commencé à consommer de la cocaïne. À ce moment-là, c'est un cousin qui l'y a poussé : « Tu es propriétaire, tu ne peux pas ne pas consommer », lui a-t-il dit. Cela l'a entraîné dans des situations sombres et sordides.

Pour interrompre cette spirale, il décide de venir en ville avec sa petite amie de longue date, mais quand il commence à sortir la nuit, il s'enfonce dans une voie où il s'épuise et se sépare de cette femme, avec laquelle il entretenait un rapport d'amitié.

Dans les entretiens, il lie sa consommation à son rapport aux femmes. Lorsqu'il fait la fête, il les cherche et parle avec elles, tout en dansant et en consommant sans s'arrêter. Quand il ne supporte plus les lumières ni les bruits, il rentre chez lui et continue à consommer. Il poursuit encore des discussions téléphoniques avec des femmes. Ce dispositif lui donne un sentiment de sécurité. Il leur parle de choses sexuelles : « Je me libère de la morbidité que j'ai en moi ». Dans une tentative de nommer le résultat de plusieurs jours de ce circuit, il dira : « mon pauvre corps... ». Les conversations avec des femmes sont donc une continuation du circuit de la consommation et un traitement échoué de la jouissance morbide, puisqu'elles ne parviennent pas à freiner le *plus-de-jouir* et elles rompent avec l'imaginaire corporel. La consommation pour ce patient se situe alors dans la perspective de l'insoumission au service sexuel, comme le pose Jacques-Alain Miller⁷, et du côté de l'insoumission au désir de l'Autre.

Dans les séances, à partir du développement de ses fictions, il délimite la jouissance qu'il nomme « morbidité » et place la fonction du toxique dans son économie libidinale. Il se produit alors un virage qui le mène vers certaines fêtes électroniques où il ne consomme que quelques pilules qui « empêchent le dérèglement et lui permettent de s'arrêter ».

6 Tarrab M., *op. cit.*

7 Miller J.-A., « La drogue de la parole », *Accès à la psychanalyse, Addiction*, bulletin de l'ACF en VLB, septembre 2023, n°15. Republié dans ce numéro 5 de *Pharmakon Digital*.

Le traitement de la « morbidité » par la consommation ne provoque pas un point de capiton, mais desserre plutôt le nouage du corps, et l'image de son corps est d'autant plus appauvrie que l'infinimentisation de son dire ne fixe rien. À travers le parcours qu'il décrit, un circuit pulsionnel se précise : nuit – drogue – incontrôlable – morbidité. L'expérience de la consommation cède la place à la fonction du toxique sous transfert.

Extraire un certain savoir

L'expérience analytique implique un mouvement qui va de l'expérience de consommation à celle de la parole, mouvement par lequel le silence des drogues disparaît, pour faire place à la façon singulière dont chacun délire autour du trou du rapport sexuel qui n'existe pas.

La vignette précise une situation dans laquelle les fonctions du toxique et du délire, sous transfert, présentent pour un *parlêtre* une articulation possible, dont il peut extraire un certain savoir.

Mais quel type de délire l'analyse peut-elle produire ? Quelle fonction joue le délire dans l'analyse ? L'expérience analytique constitue un *délire dirigé* et orienté par le symptôme. Nous reprenons ici ce que propose J.-A. Miller : « Être dupe d'un réel [...] c'est la seule lucidité qui est ouverte au corps parlant pour s'orienter [...]. Analyser le *parlêtre* demande de jouer une partie entre délire, débilite et duperie. C'est diriger un délire de manière à ce que sa débilite cède à la duperie du réel. »⁸

L'expérience analytique ne vise pas à donner de la consistance aux délires singuliers des sujets, mais plutôt, en se servant d'eux, à dégager l'inconnu de la singularité de la jouissance propre à chaque *parlêtre*, comme le souligne Ernesto Sinatra en s'appuyant sur le terme d'*adixions*. La cure sert à dégager ce qui a fonctionné comme symptôme face au trauma produit par la rencontre avec *lalangue*, pour souligner la responsabilité subjective de chacun face à sa jouissance⁹.

Dans le cas présenté ici, il n'y a pas de fictions œdipiennes. il n'y a pas non plus un déploiement de l'inconscient sous transfert. Mais il y a un déplacement de l'intoxication vers la parole, vers les fictions qui permettent à ce jeune de construire un circuit pulsionnel. Mieux situer la fonction du toxique dans ce circuit ouvre à un certain savoir pour réduire l'intoxication et atteindre une pacification de la jouissance.

8 Miller J.-A., « L'inconscient et le corps parlant ». *La Cause du désir*, n°88. Paris, 2014, p. 103-114.

9 Sinatra E., « Adixiones, una respuesta a la banalización mediática », p. 88-113, in *Conclusiones Analíticas*, disponible sur https://perio.unlp.edu.ar/wp-content/uploads/2023/04/conclusiones_analiticas-nro-ano-10-nro-9-2023.pdf

TOXIQUE ...OU PIRE

Julien Berthomier et Cécile Peoc'h (Rennes)

Voici deux sujets qui traitent leur absence d'identification fondamentale dans l'Autre par la toxicomanie, dévoilant leur position d'objet joui. Néo, à la dérive du signifiant et des rencontres, a trouvé à nommer le délire qu'il craint : « Matrixé ». Benoît, quant à lui, s'épingle d'un nom qui l'accable : « Gay et séropo ». À la faveur des interventions des cliniciens, leur jouissance, longtemps « court-circuitée sans médiation »¹ par les toxiques, trouve de nouveaux points d'accroche dans l'Autre.

Toxique ...ou pire : « matrixé »

Julien Berthomier

Néo me consulte depuis 6 mois à la suite de « crises d'angoisse » lors de fêtes sur fond d'alcool et de drogues. « Addict à tout », il se vit comme « un être gouverné par la pulsion », dit-il. Il ne vient pourtant pas traiter ses consommations. Il craint surtout de « délirer ». Dans le brouhaha des conversations, il se sent concerné par des regards et des paroles. Leur sens lui échappe. En référence au film sorti en 1999 qui évoque pour lui l'idée d'une emprise, il se demande s'il ne serait pas « matrixé », et sur le point de découvrir le secret d'un mystère. Il n'y croit pourtant pas et critique ce « fond de pensée délirant, latent, un peu parano et mégalo ». Il se réfugie souvent dans les jeux vidéo pour s'éloigner des autres, et fumer un joint de cannabis le soir lui sert à « mettre sa pensée en off ».

Progressivement, apparaissent dans son discours les imbroglis avec l'autre sexe, et plus largement dans son lien à l'Autre souvent qualifié de « toxique ». Au début des entretiens, il quitte « sans demi-mesure », dit-il, un emploi dont il dénonce les injustices. Il est aussi en cours de séparation de sa compagne qui souffre d'une maladie depuis un an, et dont le diagnostic est posé alors qu'il la trompe. Il se résout à rester auprès d'elle le temps de son traitement. Bien qu'elle le bride trop, selon lui, car elle refuse qu'il se drogue en sa présence, il constate que c'est la relation « la plus stable » qu'il ait eue depuis de nombreuses années.

Après ses études, il choisit des missions en intérim à temps partiel et se ménage du temps pour un activisme politique d'une certaine radicalité. Au gré des rencontres, il s'intéresse à la permaculture, au magnétisme, aux « énergies »... À la fuite du sens répond sa dispersion. Il découvre

¹ Miller J.-A., « La drogue de la parole », publié dans le bulletin de l'Association de la Cause freudienne en Val de Loire-Bretagne, *Accès à la psychanalyse, Addiction*, n° 15, septembre 2023, p. 15-22, republié dans ce numéro 5 de *Pharmakon Digital*.

le parachutisme et obtient sa licence de « vol libre ». Dans les airs, décrit-il, il « décroche de la pensée », comme avec la drogue, mais constate qu'il est « suspendu à un fil ». J'épingle en séance le signifiant « décrocher » qui résonne avec sa tendance à rompre soudainement, ce qui m'apparaît à la fois problématique et nécessaire pour Néo. Le transfert s'ordonne à partir de ce signifiant sur lequel je m'appuie pour faire entendre qu'on peut décrocher de façon moins coûteuse.

À la recherche de liberté, il dit pourtant avoir besoin d'un « cadre carré avec des bords arrondis ». Je consens donc à ses absences en insistant pour qu'il me prévienne de son retour. Il me demande si le prix des séances est « fixe » ... puis dérive sur le *fix* du shoot d'héroïne. Je stoppe sa métonymie : ici, le prix est *stable*, comme le jour et l'heure de nos rencontres. Il s'y tient. Il ne semble pas non plus vouloir décrocher de sa compagne, avec qui il partage la « garde alternée » d'un chien alors qu'ils vivent séparément. Dernièrement, sa maîtresse faisant irruption, il se sent forcé de tout avouer à sa compagne. « Bloqué » par un mal de dos, il s'inquiète de ne pas pouvoir la rejoindre. Je lui indique que l'angoisse, qui touche au corps, est une boussole intéressante : il peut s'orienter de ce réel pour limiter l'envahissement de l'Autre.

Plutôt qu'une révélation délirante qui donnerait sens à sa vie, et sans discours auquel s'accrocher solidement, Néo consent à une certaine forme d'aliénation signifiante, où il témoigne d'un insupportable à faire couple avec l'autre sexe. Les séances sont l'occasion de réinjecter un peu de parole pour trouver quelques repères nouveaux afin de « ne pas totalement décrocher ».

Sortir de la solitude du délire victimaire

Cécile Peoc'h

Je reçois Benoît depuis plusieurs années dans un centre de traitement des addictions. Il consomme des drogues depuis le début de sa vie adulte, suite à une déception amoureuse. Dans ce contexte, il fait la rencontre d'un homme avec qui il a des rapports sexuels non protégés et dont il apprendra la séropositivité en même temps que la sienne. « Intérieurement, je m'en doutais », précise-t-il. Depuis ce qu'il appelle « sa mauvaise rencontre », l'Autre devient celui qui « profite » de lui et Benoît pratique le *chemsex*, « flirtant avec les limites ». Tel qu'il en parle, il s'agit davantage de « sexe sous-produits » que de rencontres sexuelles liées au désir. Mais être séropositif guide sa vie : « Gay et séropo », dit-il. Il semble localiser dans ce signifiant la jouissance qui s'impose à lui. Son corps est désormais pris en charge par l'autre médical et son choix de travailler dans la prévention des addictions lui permet de maintenir *a minima* une inscription dans le lien social.

En séance, Benoît parle de « son agression » lorsqu'il était enfant, qui s'avère être la « mauvaise rencontre » initiale : des attouchements commis par une personne de son entourage. Au-delà de l'effraction du réel de la jouissance sexuelle, ce qui le marque le plus est le verdict du juge et les conséquences de son application. Son agresseur, reconnu coupable, sort libre du tribunal. En effet, après plusieurs années d'emprisonnement dans l'attente du jugement, sa peine est ensuite aménagée en extérieur. « Ça m'a détruit ; c'est comme si on ne m'avait pas entendu. » La décision du juge passant inaperçue pour Benoît, cela accentue son sentiment d'être objet de la jouissance

de l'Autre. Je choisis de contrer la pente mélancoliforme de ce sujet qui ne se sent pas entendu en lui précisant que son agresseur a été condamné, une sanction a bien été posée. Lorsque Benoît, habillé en manches courtes, montre en séances les marques sur son corps, je lui demande de se rendre aux urgences pour éviter des infections, et m'assure de passages infirmiers pour ses soins. Je m'intéresse aussi à « son côté fleur bleue » qui le raccroche davantage du côté de la vie.

Les partenaires que rencontre Benoît se montrent peu disponibles. Il se sent seul et s'en plaint. Je me fais le lieu d'où sa voix est entendue. Son effort soutenu pour situer sa position dans l'Autre, et me l'adresser, tempère son usage des produits. Sa pratique du *chemsex* et ses consommations de drogues se font plus occasionnelles, et font moins l'objet de nos séances. Davantage « sujet de la parole que celui de la jouissance »², Benoît semble petit à petit décrocher de son mode de jouir pour s'accrocher un peu plus à l'autre et sortir de la solitude de son délire victimaire. Désormais, il occupe aussi une place d' élu local.

2 Miller J.-A., « La drogue de la parole », *op. cit.*

LE CORPS DU DÉLIRE

José Manuel Álvarez (Barcelone)¹

Les bouffées délirantes lors de l'interruption de la consommation sont classiques dans la clinique. Ce fait peut s'inscrire sous le titre *délire* ou *toxique*. Il arrive aussi que le toxique opère comme une rampe de lancement vers un univers délirant, dans lequel le sujet vit des expériences ineffables, qui cessent lorsque l'effet du toxique est suspendu. Le diagnostic erroné de *psychose induite par une substance* trouve ici sa source.

Au contraire, des phénomènes élémentaires très discrets, mais incisifs, ou d'autres très bruyants et dangereux, sont parfois réduits par l'efficacité des produits, offrant au sujet un apaisement et un calme qu'aucun autre remède n'offre, pas même le produit le plus sophistiqué issu de l'industrie pharmaceutique.

Une troisième configuration – et quelques autres encore –, montre des interrelations complexes entre délire et *toxique*. Au sein de celles-ci, une combinaison d'échecs peut être repérée, à la fois côté toxique et côté délire, tous deux utilisés pour border l'abîme insondable de la forclusion.

C'est le cas de M. S., 58 ans, consommateur depuis l'âge de 20 ans et qui a passé 12 ans en prison pour trafic de drogue et enlèvement. Il est en danger constant de commettre un passage à l'acte agressif à son arrivée dans notre centre.

Comme « je dois rendre compte de ce qui m'arrive à quelqu'un », il trouve dans l'analyste le *secrétaire de l'aliéné* à qui déposer ce dont il souffre depuis son entrée en prison selon un déploiement lent, mais insidieux.

Il dit que tout a commencé avant l'âge de 20 ans par une consommation occasionnelle d'héroïne en fumette et d'alcool, lorsqu'une douleur aux proportions incommensurables s'est déchaînée qui l'a conduit à être constamment accompagné dans son travail quotidien par un « Aïe ! », produit en écho à une douleur insupportable au point le plus intime de son être et qui s'étend dans tout son corps. La rencontre avec l'héroïne, « que j'avais très peur de devoir m'injecter moi-même », sera sa guérison instantanée. « Tout à coup, je me suis retrouvé guéri de ce « Aïe ! » constant ». Cependant, ce traitement a cédé la place au manque de ressources économiques, à la difficulté de trouver du travail et à l'activité criminelle qui l'a mené en prison. Là, les consommations étaient ponctuelles, mais ce qui est apparu alors au médecin comme une gastro-entérite était pour lui un ulcère d'estomac très douloureux qu'il ne calmait qu'avec du *Primperan* et, occasionnellement, avec un médicament injecté à l'infirmerie de la prison.

¹ Participants : Irene Domínguez, Erick González, Nicanor Mestres, Fernando Juárez.

En sortant de prison et en cherchant un logement, une voiture est passée : « C'était juste une voiture qui passait. Mais, en passant, ça m'a jeté le mal... » Un mal qu'il nommera « une «rabiaza», puis, plus précisément, une grande rage. Une colère qui remonte au moment où il a commencé à consommer de l'héroïne et où il oubliait ce qu'il pensait : « Je pensais à quelque chose et j'oubliais ce que je pensais, et je me mettais en colère. C'était beaucoup plus doux qu'aujourd'hui, mais j'étais déjà dedans à l'époque. »

En prison, son monde a commencé à se remplir de signes étranges : « J'oubliais mes pensées et ce qui passait à la télévision, ce qui me mettait en colère. J'entendais des bruits étranges, provenant des cellules, et cela me mettait encore *plus* en colère. Quelqu'un me manipulait pour me faire oublier, c'est certain ».

La colère qui « entrait » en lui à ce moment-là était une « douce colère », contrairement à celle qui lui est maintenant lancée par un cortège d'individus qui passent à côté de lui et qu'il lui est impossible d'éviter, même en changeant de trottoir ou en les esquivant, car « ils finissent toujours par vous *frôler*, ils vous jettent de la colère et vous laissent dans un sale état ». C'est un mal profond et dévastateur, « ils me laissent mal, très mal, avec une blessure énorme pendant des heures. Vous êtes à bout de souffle et vous devez vous accrocher tellement vous êtes mal. Vous ne savez pas, Don José Manuel, à quel point c'est grave. Cela me donne envie de leur faire quelque chose, mais je ne veux pas retourner en prison, c'est pourquoi je leur dis des choses scandaleuses, des barbaries, c'est tout ce que je fais. Mais je ne manque pas du désir de leur faire quelque chose, non. »

Il expliquera que cette colère est une « rage », une rage qui comprend des auto-reproches pour son passé de consommateur, pour avoir dépensé beaucoup d'argent, perdu sa maison et s'être retrouvé dans un foyer. Cela jette une tache sombre sur les origines modestes de ses parents qui travaillaient les terres d'un propriétaire qui était *juge*, « d'ailleurs, très riche... », et il avait fini en prison. Tout cela est orchestré par « le *Dieu Éternel* qui crée d'autres dieux. Ce sont des patrons qui mettent des gens ordinaires sous leurs ordres, qui ensuite lancent leur colère contre moi en me transmettant des ondes à travers lesquelles ils m'envoient le mal ». Cela, en fin de compte, en vue de le tuer. Et puisse-t-il mourir pour « donner une continuité à la vie du monde, au renouveau du genre humain... C'est la création du monde, le pouvoir de l'accrocher dans l'espace *sans qu'il soit retenu par aucun axe*... D'un côté, je me sens très mal quand ils me jettent la rabiaza, mais de l'autre côté, je suis content de savoir que je suis le moyen pour obtenir cela».

Si « délirer » indique qu'on *sort du sillon*, de notre point de vue, on peut dire aussi que c'est une façon d'en trouver un. Beaucoup le font par eux-mêmes. D'autres échouent, mettant leur vie et leurs désirs en jeu. Pour ceux qui rencontrent un psychanalyste, celui-ci doit être prêt – fut-ce contre lui-même – à offrir un lieu où le sujet peut déployer son drame sous forme délirante afin que, de sa *conversation* avec la jouissance dévastatrice, un jugement éthique puisse être porté qui le mette sur une voie qui articule quelque chose de son désir, voire qui produise un simulacre de désir.

M. S. – actuellement, sous traitement à la méthadone – fait entendre, au travers son « Aïe ! », signifiant qui révèle un trouble au plus intime du sentiment de la vie, une angoisse tellement irrespirable qu'elle doit être soulagée par de l'héroïne. Celle-ci laisse aussi les traces de son échec

dans les maux d'estomac dont le patient continuait à souffrir par intermittence, et qui nécessitaient parfois des hospitalisations d'urgence. L'impossibilité de la castration revient sous la forme de l'ulcère, les auto-reproches, et il est probable que la forclusion paternelle soit compensée par l'activité délinquante qui le conduit – par la sentence du juge – derrière les barreaux de la prison. En somme, le délire en vient à fonctionner comme un localisateur de la libido déchaînée, « sans axe ».

Reste à dire que les phénomènes élémentaires corporels sont au premier plan. Ce corps semble contaminé par le délire, localisant celui-ci dans une sorte de *cartographie* à partir de laquelle le sujet peut finalement se situer mieux, c'est-à-dire inventer un *axe* là où il n'y en a jamais eu. Cela montre aussi qu'en l'absence du corps du délit, le corps est devenu un corps de délire.

SURDOSE OU DÉLIRE ORDINAIRE ?

Vic Everaert (Bruxelles)

Trajet

Il y a 6 ans, Eddy, alors âgé de 40 ans, m'est adressé par un service psychiatrique où il a séjourné un an pour des plaintes dépressives. Il m'explique que « le social est devenu encore plus difficile » maintenant qu'il est sobre, et ce depuis 4 ans.

Dès l'adolescence, la question « mais qu'est-ce qu'on fout ici ? » le poursuit. Il est alors hospitalisé après avoir avalé des médicaments. Ce n'était pas « une vraie TS », dit-il. « Je m'imaginais de belles funérailles, mais je redoutais qu'une surdose échouée puisse m'handicaper. À ce moment, j'ai appelé ma mère ». Cet épisode a marqué un premier tournant dans sa vie : un changement d'école et de son cercle de copains. L'idée d'un handicap visible lui a peut-être sauvé la vie... Eddy en effet, se fait remarquer par son goût pour les vêtements de marque et les soins qu'il porte à son image.

Avant sa trentaine, il a consommé des amphétamines et de l'alcool. À cette période, il gérait un café : « J'y supportais le contact avec les clients grâce à l'alcool ». Après la faillite, il achève des études de soins infirmiers psychiatriques. À 36 ans, il fait un sevrage et à 37 ans il rencontre Charles, aujourd'hui son mari.

À 39 ans, l'hospitalisation précédant notre rencontre fait suite à un conflit sur son lieu de travail. Eddy a porté plainte contre la direction en réaction à une décision de le remplacer lors d'un congrès. Un collègue âgé ne voulait pas partager une chambre avec lui en raison de son homosexualité, et son employeur a proposé à un autre collègue d'y aller. Eddy ne retournera jamais chez cet emploi. Notons que sa mère aussi lui avait reproché son homosexualité dans les mots les plus crus. Au travail, « j'avais tout le temps la peur de faire une faute », ajoute-t-il. Cette remarque contraste avec son style ironique, provocateur, ainsi qu'avec des moments où il a une haute estime de lui-même.

Après l'hospitalisation, il traverse une période marquée par un grand vide. « Surexcité », il s'ennuie, s'énerve, devient sarcastique et a besoin de ce qu'il appelle « un nouveau système ». Il prendra deux décisions : quitter sa région natale et déménager dans l'appartement de Charles, pour ensuite se marier. Ces décisions, purement pragmatiques, lui offrent un nouveau cadre de vie.

Fluctuations et pentes

Le trajet d'Eddy est marqué par de grands virages, des fluctuations constantes entre « désespéré » et « excité », des problèmes dans le lien social, la difficulté à construire un bout de savoir

sur lui-même, des consommations diverses, sur fond d'une attirance pour la mort omniprésente. Il pense être bipolaire.

La pente suicidaire a toujours été présente comme solution ultime. Il s'est renseigné sur les possibilités d'euthanasie pour souffrance psychique.

D'un autre côté, il se pense immortel et avoue avoir retrouvé des écrits dans lesquels il s' imagine atteindre l'âge de 126 ans : « Je savais que c'était de la fantaisie, mais ça m'aidait ».

Depuis deux ans, il traverse des épisodes de crise dans lesquelles il est convaincu d'être l'objet de forces extérieures. Il serait victime de complots, il pense que les autres font semblant d'ignorer ce qu'il se passe et que ses téléphones ont été manipulés. Il écrit au Roi pour le mettre en garde, etc.

Tentatives de stabilisation

Qu'est-ce qui lui donne une assise dans son parcours chaotique ?

Les chiffres cadrent Eddy. Il aime se promener dans la nature et il compte les distances et la durée de ses parcours. Il se lève 2 heures avant de partir au travail. Faire une brocante est un calcul : il essaie de récupérer par les ventes ses frais d'essence. Il surveille son rythme cardiaque. Ses opérations de comptage initient et cadrent la moindre de ses activités.

Après 5 ans de sobriété, il recommence à boire. Il essaie alors de contrôler sa consommation par une application, il installe un éthylotest dans sa voiture et mesure le temps que met l'alcool à se résorber.

Comme solution aux difficultés qu'il éprouve dans les relations sociales, il se réfère à l'usage de ce qu'il appelle son « masque ». D'un autre côté, il se voue à dénoncer avec ironie l'hypocrisie et l'injustice sociales. Boire l'aide à supporter les autres, l'alcool tempère sa sensibilité à leur méchanceté. Il lui permet aussi de moins penser aux questions existentielles, mais le fait parfois déraiser. Il échafaude par exemple l'idée d'organiser une fête de 500 personnes dans son ancien bar le jour de son mariage : « J'ai l'impression que l'alcool provoque une sorte de psychose en moi ».

Une solution par le traitement

Ces deux dernières années, la situation s'aggrave. Malgré le soutien d'un réseau ambulatoire, les crises se multiplient et mènent à des hospitalisations d'urgence. Face à ses idées suicidaires, son médecin lui prescrit un « psychostimulant puissant » (considéré dans certains pays comme un stupéfiant). Un regain de vitalité est constaté, comme lorsqu'il me parlait de l'effet de ses longues balades dans la nature.

Graduellement cependant, il commence à augmenter les doses de son traitement. Des idées et projets volatiles, à tonalité maniaque, apparaissent : réinvestir dans sa foi, accueillir un réfugié qu'il rencontre en rue, nettoyer la tombe d'une vieille connaissance au cimetière, louer une maison dans ma rue, etc. Les convictions interprétatives semblent se renforcer avec les surdosages de son traitement.

Vers un délire ordinaire

Généralement, quand il a tendance à se perdre dans ses excès, mes interventions visent à mettre des limites à une jouissance qui déborde. Quand la mort devient la dernière issue, j'écoute sans donner consistance à ses propos et surtout je lui fixe un prochain rendez-vous. Il m'arrive de lui donner des conseils et d'encourager certaines démarches administratives ou sportives. J'accuse réception de ses messages écrits, parfois j'y réponds.

Récemment, alors qu'il reprend avec difficulté son travail dans une maison de repos, il évoque ses « compétences techniques », bien appréciées par ses collègues (prise de sang, dialyse...). Dans cette perspective, je soutiens alors qu'il puisse chercher un emploi plus technique et individuel, comme à la Croix Rouge par exemple.

Eddy pourrait-il trouver un nouveau garde-fou par cette voie-là ? Son idéal d'aider les autres, l'identification imaginaire au « bon technicien », l'usage du masque, pourraient-ils fonctionner comme un « délire ordinaire » ? Un délire qui temporiserait un peu la nécessité de chercher l'effet de revitalisation et d'apaisement dans la consommation, sans limite, de son traitement ?

DÉLIRE & TOXIQUE : AMPUTER LA VOIX DU SAUVEUR OU S'EN SERVIR ?

Pablo Sauce (Salvador)¹

Le titre du 4^e Colloque International du réseau TyA du Champ freudien², Délire ou toxique, articule deux ressources hétérogènes devant la fenêtre qui s'ouvre à « l'infini réel de la pulsion de mort »³ qui règne entre *nous*⁴. Le premier recours, par la voie du mot, implique un « tous délirants » ; et le deuxième, par la voie de l'intoxication, implique un « tous addicts ». Pour affronter cette fenêtre, nous ne comptons que sur la construction d'un savoir. Dans la pratique institutionnelle avec les addicts, quel est le rapport entre savoir et faire en jeu ?

Le mode de conjonction disjonctive ou alternative du titre : délire ou toxique, implique une fonction d'exclusion entre les deux. Cette fonction est instituée systématiquement par les pratiques thérapeutiques qui répondent à la santé mentale, dont les interventions impliquent une sorte d'amputation de ce qui ne correspond pas à la norme, c'est-à-dire de ce qui apparaît sur la scène comme excessif ou dysfonctionnel pour le lien social. Pour remettre en question ce mode privilégié de conjonction, entre le recours au toxique ou à la parole, ou son amputation dans le traitement des addictions, nous chercherons à localiser dans un fragment clinique les fonctions du toxique, du délire et de l'analyste. Il s'agit d'une vignette dans laquelle l'analyste se confronte à la revendication de S. pour le droit de s'enivrer afin de récupérer la voix qui l'inspire pour composer de la musique : je m'intoxique, donc je délire, donnant lieu à un mode de conjonction concluante qui implique une fonction d'inclusion et même de relation cause-effet entre le sujet et son objet. C'est une illustration de la lutte du patient pour le droit à la composition d'un délire, qui résonne avec le titre « Délire & Toxique » et est une façon créative de réaliser un nœud sous transfert.

La réponse thérapeutique au tableau présenté par S. était l'amputation du délire et du toxique : réponse provocatrice, car elle renvoie à couper, enlever, retirer une partie / morceau. En médecine, l'amputation serait un moyen d'enlever quelque chose pour contrôler la douleur, une maladie. Mais de quoi s'agit-il quand on parle d'amputation du délire et du toxique ?

1 Participants : Cassandra Dias Farias, Cláudia Formiga, Cláudia Maria Generoso, Giovanna Quaglia, Maria Célia Reinaldo Kato, Maria Wilma S. de Faria.

2 Cette version du texte reprend des réflexions de Giovanna Quaglia et Nadine Page dans la discussion du cas au Colloque International TyA.

3 Kaufmanner H. *Lacan e a solução elegante na psicose*; Belo Horizonte, Relicário, 2023, p. 127.

4 « Nós », en première personne au pluriel en portugais, permet l'équivoque avec noeud.

Délire & toxique

Le jeune S. passait son temps isolé, à composer des chansons, jouer aux jeux vidéo et fumer de la marijuana. Vers la fin de l'adolescence, alors qu'il a déjà un usage régulier de marijuana, il consomme l'*ayahuasca*⁵ dans le contexte d'un rituel d'origine indigène, ce qui rompt le cadre qui structure sa réalité psychique et il commence à entendre des voix. Nous localisons dans cette rencontre avec l'hallucinogène l'intrusion d'une jouissance inédite, non signifiantisée. Devant la rupture de ce cadre subjectif, nous situons comme une invention la construction d'une solution qui a permis la reconstitution de sa réalité psychique en s'appuyant sur un trait identificatoire au père, à la place de l'idéal qui lui a servi de support : le goût pour la musique, d'où vient le compositeur. De la rencontre avec l'hallucinogène à l'adolescence, comme irruption d'un mode de jouissance absolument nouveau, sans le support d'un discours constitué face à l'appel du signifiant dans le réel, surgit la réponse de S. par la réincarnation d'une figure mythique : celle du Sauveur des esprits purs qui n'ont pas encore été baptisés par les croisades faites au Nom du Père. Ce sera sa mission, qui consiste à transcrire des mélodies dictées par une déité non affectée par l'intervention du baptême. À travers ses compositions musicales, S. instaure une séquence avec des intervalles, suspensions, échos et variations caractéristiques de la structure du calcul propre au symbolique⁶. Ce qui produit un apaisement significatif, même s'il est temporaire. Il faut souligner qu'il présente un manque absolu d'intérêt pour la rencontre avec l'Autre sexe.

Quelques temps plus tard, il est hospitalisé sous l'argument de l'abus de la marijuana, à laquelle est attribuée sa position de refus des contraintes de l'Autre social et son isolement de la famille. L'accès à la drogue est interdit et la ECT⁷ est appliquée : les voix cessent, mais S. dit sentir un vide insupportable et menace de se suicider. Des effets d'amputation de la voix, tant par l'interdiction de la drogue que par l'application de la ECT, nous localisons une autre intrusion de jouissance qui laisse le sujet *privé* de ce « plus-de-vie » qu'il a trouvé dans la drogue et qu'il ne cesse de revendiquer après sa perte. Nous posons la question : le nom de *Sauveur*, dans une perspective mystique, serait-il ce qui le maintient à distance de la rencontre avec le problème sexuel ? Mais cela serait-il possible sans la fonction du toxique, qui lui permet de se lier particulièrement à la voix de cette déité qui inspire en lui la composition signifiante ? Le fait que la perte du lien entre toxique et délire ait été concomitante à la privation de drogue conduit à inférer un rapport causal entre les deux ; ainsi, c'est à partir de cette privation qu'il commence à défendre son droit de s'intoxiquer. Ici, l'hypothèse est que l'effet de la rencontre avec l'*ayahuasca* peut avoir créé les conditions pour l'association causale entre le cannabis et la voix.

La rencontre avec l'analyste était la conséquence du décalage entre sa *réalité psychique* reconstituée par l'invention délirante et l'autre réalité, imposée par l'Autre social, à laquelle il lui faut se lier. Le déséquilibre a été produit par l'amputation du « plus-de-jouir » obtenu avec la drogue. À partir de ce moment, l'analyste passera à une position de secrétaire de S. et à la média-

5 Thé d'herbes et de lianes amazoniennes aux propriétés hallucinogènes, l'*ayahuasca* fait partie de la médecine des peuples autochtones, étant utilisé dans les rituels religieux pour ouvrir la perception.

6 Kaufmanner H., *ibid.*, p. 88.

7 Électroconvulsivothérapie.

tion pour résoudre les impasses produites avec l'Autre social. S'installe alors un échange d'idées sur les stratégies utilisées par S. dans les jeux vidéo et sur ses goûts musicaux. Après une période d'échanges, au cours de laquelle l'analyste interroge la composition musicale, S. récupère l'inspiration et reprend ses compositions. Il cesse de revendiquer le droit à s'enivrer et ne fait plus référence à la voix inspiratrice.

Qu'est-il arrivé alors à la solution qui nouait le toxique et le délire ? Nous considérons qu'après l'amputation de la jouissance de la drogue, un réajustement de sa position subjective s'impose au sujet et le conduit à chercher de nouvelles solutions. En fonction de l'entrée sur la scène de l'analyste, non sans la voix comme objet d'usage, au fur et à mesure que S. incorpore le recours à la parole, l'arrêt du toxique a pu donner lieu à d'autres arrangements, moins extraordinaires, pas aussi « vivants » mais plus compatibles avec l'Autre, surtout dans sa dimension sociale.

Nous considérons que dans ce traitement de la voix comme objet libidinal, la personne du compositeur fournit des semblants de la culture et fournit des identifications qui servent d'ancrage transitoire, des amendements qui fonctionnent comme liens avec l'Autre social.

ABSTINENCES ET DÉLIRES

Benjamín Silva, Sabina Serniotti, Matías Meichtri Quintans (Argentine)

Dans l'enseignement de Lacan, les phénomènes élémentaires et le délire appartiennent tous deux à la structure du langage, ce qui nous permet d'affirmer, à la suite de Jacques-Alain Miller, que le S_1 est toujours élémentaire, car on ne sait pas ce qu'il signifie². Ce n'est qu'à partir d'un S_2 que peut émerger la signification de S_1 , qui met chaque sujet dans la situation de devoir déchiffrer la succession des signifiants. Il en résulte une similitude de position entre savoir et délire. Or, si « tout savoir est un délire et le délire est un savoir »³, on se demande où se situe la consommation dans l'économie libidinale du sujet et si cette tentative de compensation épargne au sujet la construction d'un S_2 , c'est-à-dire d'un délire.

Nous présenterons deux vignettes qui montrent comment, au début du traitement, l'abstinence se produit lorsqu'une solution se défait et comment, sous transfert, il est possible de situer le point où tout sujet est confronté à la nécessité de déchiffrer un signifiant.

R. consulte à la suite d'une dispute avec sa femme. Ils avaient trop bu. Leurs « emmerdes » sont généralement mêlées à des excès de consommation. À l'égard de ce signifiant, il déploie son roman familial articulé aux origines « souillées » de sa mère, portées comme un stigmaté. Sa mère, en effet, est issue de la relation incestueuse de son grand-père avec une nièce. Il se souvient avec déplaisir d'une scène où il a vu sa grand-mère « vieille et ridée, allongée sur un lit, ivre d'alcool ».

Il pense que ses inquiétudes émanant de cette histoire participent aux tensions permanentes avec sa partenaire. À partir de ce constat, il énonce : « c'est pourquoi je veux aussi limiter l'alcool ». Pour lui, la consommation d'alcool le rend plus prédisposé à occuper la place du « parent pauvre du doute », comme le dit une célèbre chanson⁴. De cette façon, un sens commence à se déployer autour de la consommation.

L. est logé dans un foyer pour sans-abri. Il manifeste des phénomènes de douleur dans le corps et il est agressé par les autres. Sur la base de ces symptômes, l'institution lui impose l'abstinence de consommation de cocaïne comme condition pour pouvoir rester. Il est ensuite référé au centre de traitement pour la toxicomanie. Il exprime que le sevrage devient insupportable, car quand il

1 Participants : Ignacio Degano Ábalos, Andrea Fato, Santiago Kler, Miguel López, Laura Mercadal, Federico Quintín, Lucila Ruiz Imhoff, Georgina Vorano, Luis Darío Salamone, Darío Galante y Guillermo Drikier.

2 Miller J.-A. *El saber delirante*, Buenos Aires, Paidós, 2021, p. 94.

3 *Ibidem*.

4 Allusion à un fragment de la chanson *Court, disait la tortue* de Joaquín Sabina.

consomme, ses douleurs « n'existent plus ». Il dit aussi qu'il se sent victime de l'hostilité de l'Autre. Il commence à rêver, ce qui ne se produit pas quand il consomme. Par exemple, il rêve d'être agressé et transpercé par un couteau. Interrogé sur les raisons de sa consommation, il avoue : « Cela m'est arrivé à cause d'un « travail » qu'une femme faisait avec des sorcières. Ils ont commencé à le faire à mon grand-père à propos d'une femme à qui il devait de l'argent pour des relations sexuelles, mais ensuite ils s'en sont pris à moi. Dans l'autre province où je vivais, j'ai entendu les voix des sorcières et c'est pourquoi je suis venu à Córdoba parce que les énergies de ces sorcières n'arrivaient pas jusqu'ici. » L. suppose que la consommation de cocaïne lui permet de « ne pas sentir ou entendre ces sorcières ».

Du sevrage au délire ou inversement

R. commence à déployer dans le transfert un délire œdipien qui véhicule une intrigue symbolique « en lien avec les discours hérités »⁵. De cette façon, le sujet peut mettre son ivresse en série avec celle de sa grand-mère, à travers laquelle il lui est possible de s'interroger sur ses « sales » origines et sur les effets qui conduisent aux « emmerdes », dans la relation au *partenaire*. L'abstinence s'insère alors dans une intrigue symbolique et s'inscrit dans un savoir-faire avec la consommation.

Chez L., l'abstinence est imposée – tout comme la consommation elle-même – et rend présente la vacuité de la signification, mobilisant dans le transfert la poursuite d'un travail avec le signifiant. L'apparition de phénomènes élémentaires confronte le sujet à un état de perplexité, indice d'une jouissance indicible, qui provoque la construction d'un Autre méchant, dans une tentative précaire d'amortir l'intensité des phénomènes corporels. De là provient l'effort nécessaire à la construction d'un sens, une élaboration qui vient à la place de S_2 pour tenter de tempérer l'invasion de la jouissance dans le corps et dans l'Autre.

Abstinence possible - Abstinence imposée

Si, dans un cas, le recours au toxique devient non nécessaire, rendant l'abstinence possible, dans l'autre, l'abstinence imposée donne lieu à un délire précaire, fait de pièces détachées, qui ne parvient pas à traiter la jouissance envahissante.

On pourrait penser que la consommation inhibe la construction du sens, épargnant au sujet le travail de signification ou, comme disait Freud, de « reconstruction »⁶. À ce stade, il convient de distinguer les modalités de la fiction délirante en fonction de l'efficacité avec laquelle chacune parvient à produire une défense contre le réel.

Il apparaît ainsi que se passer de l'articulation avec S_2 empêche l'émergence de l'effet sujet et, avec lui, les vacillations dérivées de son manque à être, mais cela n'empêche pas l'émergence du sujet dans le réel, c'est-à-dire dans les phénomènes qui le confrontent à ce « curieux effet de questionnement sur le sens »⁷. De cette façon, l'opération de la toxicomanie permet d'entraver cet effet d'interrogation qui lie le signifiant au sens.

5 Cf. Editorial de *Pharmakon Digital* n. 5.

6 Freud, S. « La perte de réalité dans la névrose et la psychose » (1924), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1992, p. 301.

7 Miller J.-A., *op. cit.*, p. 93.

Peut-être est-ce pour cette raison que Freud appelait cette ressource « la plus brutale, mais la plus efficace »⁸ : avec peu de travail et un minimum de détours, le sujet est immobilisé dans un phénomène de non-sens, muselant la fiction à venir.

Précisions

Dans le premier cas, « le parent pauvre du doute » était une nomination ingénieuse, un *Witz* que R. a produit par inadvertance lors d'une séance, en interrogeant les relations entre l'excès d'alcool, les insécurités et les scènes de discussion avec son partenaire. Il a été découpé dans son analyse comme une manière privilégiée de nommer le fantôme d'indignité qui l'assoit, en articulation avec le symptôme du doute et des insécurités. Ce n'est pas l'amour, mais sa réputation qui l'amène à rechercher l'abstinence et la régulation. L'élaboration d'un savoir, par le biais du transfert, lui permet de faire des manœuvres et de délimiter la jouissance en jeu, ainsi que de percevoir plus souvent les signes de la scène, avant de la rejouer.

Dans le second cas, L. arrive en échappant à certains phénomènes particulièrement persécuteurs. Dans son errance il arrive à la ville de Córdoba où il est hébergé dans un foyer d'accueil, institution d'orientation catholique. Après les premiers jours d'accueil il commence à souffrir de certains phénomènes du corps, douleurs sans cause, qu'il a déjà ressentis dans des moments d'abstinence. Cette institution lui impose l'abstinence et lui suggère de commencer un traitement dans une institution où l'abstinence n'est pas imposée comme condition pour le traitement, où il est reçu par un praticien de la psychanalyse. Le travail se concentre sur la question de savoir si la cocaïne est efficace pour l'éloigner de la jouissance envahissant son corps et de la certitude de la méchanceté de l'Autre.

En guise de confession, il commence un travail d'élaboration délirant dont la signification le stabilise. Les phénomènes de corps et la certitude de la méchanceté de l'Autre, déclenchés par l'abstinence, s'apaisent. Sa vie se partage entre le toxique, l'abstinence et la fiction délirante.

8 Freud, S., *Malaise dans la civilisation* (1930), Paris, Presses Universitaires de France, 1971, p. 22.

DE LA BOISSON À UNE FICTION

Cristina Nogueira (Belo Horizonte)¹

La psychanalyse d'orientation lacanienne se penche sur les symptômes contemporains à mesure que les liens sociaux se reconfigurent. Depuis Freud, les formations délirantes se présentent comme une forme de réparation d'une fissure ouverte dans la relation entre le moi et le monde extérieur, comblée par un monde de fictions, une sorte de protection face aux exigences de la vie². De cette rupture, Lacan nous dit que la réalité sacrifiée est une partie de la réalité psychique. Cette partie est oubliée, mais continue à se faire entendre, d'une façon symbolique.³

Lacan définit la pulsion comme « écho dans le corps du fait qu'il y a un dire »⁴. Il fait allusion non seulement à cet effet sur le corps, mais aussi à son insistance. Il nous oriente pour qu'une psychanalyse aille au-delà du symbolique et de l'imaginaire et vise ce qui touche au corps du sujet, pour chercher, au-delà des mots que le sujet énonce, un trait de jouissance qui ek-siste au niveau du dire. Si une analyse implique la lecture des traces de jouissance, elle doit avoir un impact aussi bien sur la pulsion que sur les marques de jouissance laissées dans le corps par la rencontre avec le signifiant.

Chez les usagers de drogues, l'orientation lacanienne nous invite à suivre les traces du réel de la jouissance dans une répétition qui est pure itération. Isoler cette marque singulière de jouissance, cerner la fonction de la drogue et vérifier comment s'opère la relation du sujet à la consommation nous orientent dans la direction de la cure. Antonia nous apporte des éléments qui nous permettent d'appréhender comment le pari sur le transfert à la psychanalyse affecte le rapport à la substance, ouvrant la possibilité de tisser une forme de délire qui renoue un lien social plus compatible avec la vie.

Elle est entrée en traitement à l'âge de 48 ans. Depuis l'âge de 20 ans, elle avait consommé de l'alcool, avec des dégâts importants après la séparation du mari, en raison de la difficulté d'administrer, seule, la maison, les enfants et le travail. À l'époque, elle a participé aux AA, a cessé de boire et s'est remariée avec un homme qu'elle y a rencontré, un « grand amour ». Il l'a aidée à s'occuper de ses enfants et à s'organiser pendant des années, jusqu'à ce qu'un épisode survienne avec un bébé qui a eu son petit pied brûlé dans l'incubateur de l'hôpital où elle travaillait comme

1 Participants : Aléssia Fontenelle, Cláudia Reis, Daniela Dinardi, Leonardo Mendonça, Mauro Agosti, Miguel Antunes, Tiago Barbosa

2 Freud S., « La perte de réalité dans la névrose et la psychose » (1924), *Névrose, psychose et perversion*, Paris, PUF, 1992, p. 302-303.

3 Lacan J., *Le Séminaire*, livre III, *Les psychoses*, texte établi par J.-A. Miller. Paris, Seuil, 2003, p. 56.

4 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, texte établi par J.-A. Miller. Paris, Seuil, 2005, p. 17.

infirmière. Elle a été suspectée et écartée du travail. Elle est devenue profondément dépressive et elle a recommencé à boire. Son deuxième mari a alors rencontré une autre femme et l'a quittée. La relation avec un homme la stabilisait, mais aussi la déstabilisait : quand elle était abandonnée, la situation devenait ravageante.

Elle commence son traitement au CAPS quelques années après ces épisodes, affaiblie physiquement, dépressive et angoissée. Elle s'intéresse aux ateliers de peinture qui lui rappellent une scène de son enfance, quand une enseignante a déchiré un de ses dessins. C'était horrible, dit-elle, parce que c'était le visage de sa mère, auquel elle essayait de « redonner vie ». Sa mère était morte quand elle était toute petite et elle n'en gardait aucun souvenir. On disait qu'elle avait été « révolutionnaire pour son époque, travailleuse, élégante et gaie. Une victime du destin ». Après sa mort, les enfants sont restés avec le père, qui s'est remarié.

Antonia parlait de ses rêves, produisait des associations, et elle a présenté une amélioration de son humeur et de sa santé. Elle a évoqué quelques souvenirs hors sens : des enfants, des corps et la perturbation que ces souvenirs provoquaient. Un jour, elle se rappelle qu'elle enterrait des tas de poupées et se demande pourquoi elle les enterrait. Le lendemain, elle demande une autre séance et raconte une scène où il y avait son père, un oncle, une femme habillée en blanc et une boîte avec un bébé mort. Elle pleure abondamment et peu à peu explique ce qu'elle croit comprendre : sa mère était enceinte, elle avait fait un avortement et était décédée dans l'intervention. Elle se demande si sa mère aurait voulu avorter d'elle pendant sa grossesse.

Dans le transfert, Antonia avance que l'analyste serait sa « conscience ». Quand l'analyste tombe enceinte, elle commence à l'appeler « maman » et, à la même occasion, adopte un chaton. La patiente poursuit le travail de peinture, auquel elle ajoute des éléments de féminité et elle arrive à exposer ses travaux. C'est une façon de traiter le réel laissé par la mort de la mère.

Antonia buvait et devenait « folle », mais elle ne voulait pas être alcoolique comme le père, ni folle, mais plutôt une femme « intéressante », « transformiste ». Quand elle était dépressive, se saouler était une façon de « mettre le sexe à l'intérieur », de s'en passer. Dans un rêve où elle faisait l'amour avec un copain, elle coupe son sexe en érection alors qu'il était en elle et puis le remet en place. Elle rit et dit : « Comme je ne l'ai pas, je vais faire autre chose, je ne peux pas rester morte ». Après ces élaborations et ce rêve, elle n'a plus consommé d'alcool et s'est montrée plus vivante. Le rêve du rapport sexuel, coupure et remise en place, semble avoir rendu possible un effet de localisation de la jouissance et d'émergence du sentiment de la vie.

Pourrait-on penser qu'elle traite l'épisode traumatique du bébé brûlé par la construction, en analyse, de la fiction d'un bébé mort, articulée à la mort de la mère ? Antonia répondait à une certaine perplexité par le recours à l'alcool, dont la jouissance traitait l'intolérable perte du sentiment de la vie. L'analyse rend possible l'inscription d'une nouvelle orientation pour la jouissance, déplaçant l'itération toxicomane vers d'autres formes de réponse à l'intolérable de la séparation et de la mort.

La réalité construite en analyse inclut des éléments de délire, de fiction et d'invention. Antonia a continué le travail analytique pendant 25 ans, à côté du traitement psychiatrique. Après ses 73

ans, sa santé est devenue plus fragile, mais elle demandait des séances quand elle faisait un rêve ou quand elle était perturbée par le bruit des « sirènes » qui, associé aux faits tragiques vécus, l'angoissait. Il nous semble que la prise en charge lui a permis de se passer de l'alcool et de construire une autre manière de se nouer à l'Autre.

PERSPECTIVES D'UNE ÉLABORATION COLLECTIVE DANS LA CLINIQUE AVEC DES TOXICOMANIES

Fabián Naparstek (Buenos Aires)

Pour le 4^e Colloque International du TyA nous sommes partis de l'aphorisme de Lacan *Tout le monde est fou, c'est-à-dire délirant*¹, et nous l'avons mis en tension avec la clinique de la consommation. À partir de là, huit groupes du réseau international TyA du Champ freudien, travaillant dans différentes parties du monde, ont présenté leurs élaborations. Leurs travaux s'appuient essentiellement sur la pratique clinique au quotidien.

Le couple délire-consommation a été présenté sous différentes perspectives. Dans le prologue, les collègues parisiens affirment que si l'on délire suffisamment, il n'est pas nécessaire de consommer. Ils nous laissent entendre qu'il y a de plus en plus souvent une consommation ordinaire pour rester dans la « normalité ». En effet, une alliance se crée entre *tout le monde est fou* et cette forme de consommation généralisée. Dans le travail qui nous a été présenté par des collègues argentins - le texte intitulé « Toxique ♦ délire » - une opposition peut être établie entre le silence lié à la consommation et le déroulement de la chaîne signifiante, nécessaire à l'élaboration délirante.

Ensuite, un nouveau couple émerge rapidement entre l'ivresse et l'abstinence. Une fois de plus, la clinique nous devance et montre la nécessité de la prudence jusqu'au diagnostic de la fonction du produit pour chaque sujet. Les collègues de Barcelone nous rappellent que l'arrêt de la consommation peut déclencher le délire, mais que la consommation elle-même peut aussi le provoquer. Dans ce sens, le texte « Abstinence et délires » des collègues argentins situe la valeur d'une abstinence sous transfert. Le cas de R. présente un délire œdipien et se distingue du cas de L. où la consommation de cocaïne lui permet de « ne pas sentir ni entendre les sorcières ». Pour lui, une abstinence imposée le priverait de cet usage, au moins jusqu'à ce qu'il trouve une autre alternative pour ne pas entendre ces voix. On observe, dans un cas, une abstinence qui permet de chercher une nouvelle réponse et, dans l'autre, une consommation qui apparaît comme un remède trouvé par le sujet lui-même. C'est ainsi que l'expriment les collègues de Barcelone: pour le sujet présenté, la consommation avait eu pour fonction de le guérir d'un phénomène de corps. Ainsi apparaît la nécessité de repérer l'usage singulier que

¹ Lacan J., « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?*, n° 17/18, printemps 1979, p. 278. Réédité dans *Scilicet Tout le monde est fou*, Paris, ECF, 2024, p. 21.

chaque sujet peut faire de l'ivresse et de l'abstinence. C'est « la variable x », comme cela a été rappelé à plusieurs reprises dans ce colloque, en référence aux travaux d'Ernesto Sinatra sur le concept d'*adixion*².

Une autre opposition a été examinée : celle de connexion ou déconnexion du lien social. Cette paire est utilisée par des collègues brésiliens dans le texte « Toxique & Délire ». La drogue peut être utilisée soit comme un moyen de connexion avec l'Autre, soit comme une manière de se débrancher du lien à l'Autre. Dans les différents cas présentés, se perçoit la recherche d'un lien avec l'autre et avec le corps propre qui soit supportable pour le sujet. Dans le texte que je viens d'évoquer, « la figure du compositeur pourrait être une invention discrète qui fonctionne comme un attachement à l'Autre social ». Les collègues brésiliens qui présentent « De la boisson à une fiction » s'interrogent également sur « la possibilité de tisser une forme de délire qui rétablisse un lien social plus compatible avec la vie ». Le cas présenté par les collègues de Rennes va dans le même sens. Là, le sujet « matrixé » a besoin de se désengager de la pensée, mais pas de se couper totalement de l'Autre. En revanche, dans le cas présenté par les collègues bruxellois, le sujet le dit sans détour : « quatre ans de sobriété et l'aspect social était devenu encore plus difficile ». Nos collègues se demandent alors si son idéal d'aider les autres, son identification imaginaire au « bon technicien », ne pourrait pas fonctionner « comme un délire ordinaire qui l'accroche à l'Autre » d'une manière nouvelle.

Un autre lien peut être établi entre la pratique de l'ivresse et certaines pratiques sexuelles. Dans un cas présenté dans le texte « Toxique & délire », d'Argentine, la consommation sert à se libérer de la « morbidité intérieure ». Il s'agit d'une consommation qui permet au sujet de se détacher de l'insupportable de sa sexualité. Mais le *chemsex* est également mentionné dans l'argumentaire et dans les travaux des collègues parisiens. Une pratique sexuelle « sous influence » - si je puis dire - qui pousse à la continuité et qui tente de contourner l'alternance phallique, qui est toujours une contrainte. En effet, si ce sont les drogues qui permettent l'insoumission *au sexuel* comme le dit Jacques-Alain Miller, l'époque actuelle pousse vers une pratique sexuelle - sous influence - qui peut ne pas avoir de limites. Une nouvelle forme d'*insubordination sexuelle*. La science a cherché une pilule pour parer au dysfonctionnement sexuel de l'érection et, à la surprise des laboratoires, elle a été utilisée par les jeunes pour pouvoir surmonter l'alternance phallique, pour pouvoir maintenir l'activité sexuelle indéfiniment.

Enfin, je m'arrête au dernier paragraphe du texte bruxellois où l'analyste déclare ce qui suit à propos du cas présenté : « généralement, lorsqu'il a tendance à se perdre dans ses excès, mes interventions visent à poser des limites à une jouissance débordante. Quand la mort devient la dernière issue, j'écoute sans donner consistance à ce qu'il dit et surtout je lui donne rendez-vous pour le revoir. Parfois, je lui donne des conseils et l'encourage à accomplir certaines tâches administratives ou sportives. J'accuse réception de ses messages écrits et j'y réponds parfois. » Ce paragraphe montre l'analyste d'orientation lacanienne qui, comme le disait Lacan, est ce qu'il y a de plus libre dans la tactique, et qui est tout à fait prêt à faire l'intervention que chaque cas et chaque moment de la cure méritent.

2 Sinatra E., *Adixiones*, Buenos Aires, Grama, 2020.

Mais ce Colloque du TyA montre aussi qu'il y a une élaboration collective qui essaie de penser une clinique très précise qui suit une stratégie et qui a une politique. Cette élaboration collective a commencé entre quelques personnes il y a plus de 30 ans, avec l'orientation de J.-A. Miller, et elle continue à ce jour, sans interruption, dans une communauté qui grandit en nombre et qui continue à s'actualiser au fil des ans. J'espère que, dans deux ans, le Congrès de l'AMP sur le thème « Il n'y a pas de rapport sexuel » sera l'occasion pour les participants du TyA de se retrouver en personne pour poursuivre notre travail.

Je tiens à remercier chacun des auteurs des travaux présentés, ainsi que mes collègues traducteurs - Tomás Verger, Caterly Tato, Jorge Castillo, Tomás Piotto, Fernanda Turbat, Daniela Dinardi, Elisa Alvarenga, Giovanna Quaglia, Maria Wilma Faria, Cláudia Generoso, Cláudia Reis, Marie-Françoise de Munck, Wendy Vives Leiva, Violaine Clément, Pablo Sauce, Cassandra Dias -, je remercie également les collègues du comité organisateur de cet événement : Pierre Sidon, Nadine Page, Nelson Feldman, Marie-Françoise de Munck, Éric Taillandier, Gloria Aksman, Giovanna Quaglia, Elisa Alvarenga, Alejandro Góngora, Anne Poumellec, et surtout le travail d'Ève Miller-Rose.



TEXTE D'ORIENTATION

LA DROGUE DE LA PAROLE

Jacques-Alain Miller¹

Je tiens à remercier ceux qui ont bien voulu répondre sans préjugés à l'invitation qui leur est venue du Champ freudien et du Département de psychanalyse par l'intermédiaire du GRETA². Aux intervenants, je voudrais dire à quel point j'ai été sensible à leur présence et à l'esprit qui a présidé à ce colloque. Il s'est caractérisé, me semble-t-il, par une motivation commune concernant la toxicomanie. Cela a fort heureusement fait passer à l'arrière-plan l'esprit de polémique qui souvent efface ou perturbe l'intérêt pour la référence clinique. Je remercie également l'assistance, qui fut non seulement nombreuse, mais studieuse, et qui a remarquablement supporté cette Journée très dense.

Je pourrais m'en tenir là, et si je dis quelques mots de plus, ils devraient être soumis à discussion comme tout ce qui a été dit jusqu'à présent. Malheureusement, le temps nous manque pour qu'un tel débat ait lieu. Peut-être trouverons-nous l'occasion d'organiser une nouvelle Journée, qui prendrait pour thème ce qui a été avancé ici de manière parfois trop rapide, et que beaucoup souhaiteraient certainement discuter.

Le phallus en question

Il est certain que ce moment de clore n'est nullement un moment de conclure. Elle n'est qu'une mise en suspension, car cette Journée nous laisse en suspens. Or, qu'est-ce qui permet de conclure d'une façon générale ? C'est toujours une articulation logique et cela vaut pour la clinique aussi bien, au moins pour la clinique psychanalytique, dans la mesure où elle s'articule, si elle est freudienne, aux fonctions d'une catégorie qui nous vient indiscutablement de Freud – même si elle a attendu Lacan pour être formalisée –, à savoir le phallus. Car la psychanalyse n'atteint le sujet qu'en tant qu'il a rapport à cette catégorie, en tant qu'il s'inscrit dans la fonction phallique, selon des modalités diverses.

Cette catégorie est clairement articulée chez Freud, puisqu'il distingue, à part du registre du but sexuel, celui du problème sexuel, c'est-à-dire du problème de la castration en tant qu'il concerne un savoir, une connaissance – le terme est de Freud – sur le sexe.

Cette catégorie freudienne du phallus apparaît-elle ou non s'agissant de la réalité de la toxicomanie ? Il y a là une difficulté. Le signe en est que communément, dans la cure du toxicomane,

1 Jacques-Alain Miller est psychanalyste à Paris, membre de l'ECF et fondateur de l'AMP.

2 Texte publié avec l'aimable autorisation de J.-A. Miller, initialement paru sous le titre « Clôture » dans la revue *Analytica*, n° 57 (Navarin, janvier 1989) regroupant les travaux de la 1^{re} Journée du GRETA (Groupe de recherches et d'études sur la toxicomanie et l'alcoolisme), republié dans le bulletin de l'Association de la Cause freudienne en Val de Loire-Bretagne, *Accès à la psychanalyse, Addiction*, n° 15, septembre 2023, p. 15-22, édition revue par C. Sandras et D. Botté, avec la contribution de R. Aubé. Non relue par l'auteur.

nous parlons de sevrage et non de castration. Croit-on pouvoir effectuer cette opération de renoncement à la drogue par la parole, ou bien le sevrage de la ou des substances toxiques est-il la condition, le préalable de la cure par la parole ? La seconde option est celle que nous a présenté Claude Olievenstein. Du point de vue du Champ freudien, ne peut-on pas dire en effet que le recours à la substance toxique est précisément fait pour fermer au sujet l'accès au problème sexuel ?

Un réel qui insiste

Il est certain que la toxicomanie impose au psychanalyste la modestie. Et il me semble que la plupart des psychanalystes qui ont assisté à cette Journée sont venus pour apprendre de ceux qui, plus régulièrement qu'eux, ont à soigner les toxicomanes. Si Lacan invite les psychanalystes à ne pas reculer devant la psychose, c'est bien parce que le psychotique est demandeur à l'endroit de la psychanalyse. Mais le toxicomane l'est-il ? Et s'il l'était, ne serait-ce pas plutôt l'analyste qui reculerait devant la toxicomanie ? La toxicomanie présente en effet à l'analyste un symptôme sur lequel les effets de vérité de la parole peuvent paraître sans prise, un symptôme qui oblige à disjoindre les structures de fiction de la vérité et un réel qui résiste ou qui insiste.

Reste que la drogue donne lieu à une authentique expérience pour le sujet, que nous ne saurions mettre en doute et qui a même produit son propre vocabulaire, ses propres expressions. Elle n'est pas pour autant une expérience de langage, mais elle est au contraire ce qui permet un court-circuit sans médiation, une modification des états de conscience, la perception de sensations nouvelles, la perturbation des significations vécues du corps et du monde. Nous avons d'ailleurs vu, avec l'exposé de Michel Reynaud, qu'il existe même une zone d'indistinction, de recouvrement entre le toxique et le thérapeutique. Il a étudié des cas de ce que nous pourrions appeler de véritables *thérapeuticomanies*, dont la référence pourrait bien être le *pharmakon* analysé par Jacques Derrida, rappelé par Jean Dugarin, et qui est au centre de l'ouvrage de Sylvie Le Poulichet.

Cette Journée a couplé le toxicomane et le thérapeute. Elle a donné la parole aux thérapeutes, qui, eux, parlent plus volontiers que les toxicomanes ; elle a réuni des hommes de terrain, car ce sont eux qui ont droit à la parole, puisque ce sont eux qui autorisent le Champ freudien à s'intéresser à la toxicomanie.

L'objet-drogue

Mais à partir de l'expérience analytique, que pouvons-nous dire de la toxicomanie ? Nous avons commencé à le voir aujourd'hui : les psychanalystes soulignent que quelque chose fait obstacle à l'entrée et au maintien en analyse du toxicomane. Il s'agit donc d'un savoir négatif. Comment alors l'articuler en quelques questions que nous pourrions à l'occasion reprendre ?

La première de ces questions porte sur le terme même de toxicomane. Dans quelle mesure est-ce un attribut cliniquement valable du sujet, s'il est sujet de la parole ? J'aurais volontiers posé au Pr Bergeret cette question : la toxicomanie est-elle une catégorie clinique bien formée ? En quel sens ? Comment s'articule-t-elle aux structures freudiennes ? Ne faut-il pas distinguer la toxicomanie comme catégorie clinique et *l'objet-drogue*, pour reprendre une expression qui a été utilisée ici ? L'objet-drogue en tant qu'il peut trouver à s'inscrire dans différentes structures cliniques, névrose, psychose ou perversion.

Peut-être le dit de Lacan, rappelé par Bernard Lecœur et Hugo Freda, trouve-t-il là sa place : la drogue est ce qui permet au sujet d'échapper ou de rompre son mariage avec le petit-pipi³. Ce n'est pas une définition de la toxicomanie, mais une tentative de définition de la drogue en tant que telle – peut-être faut-il donner toute sa valeur à cette distinction. Dans l'expérience analytique, posons-nous moins la question de la toxicomanie que celle de la drogue dans son rapport au sujet. De ce fait, je considère qu'il n'est pas établi que la toxicomanie puisse entrer en tant que telle dans le Champ freudien, mais seulement sous les espèces – peut-être touchons-nous là une des limites de la psychanalyse – de la question de l'objet-drogue dans son rapport au sujet.

Un objet cause de jouissance

Dès lors, la drogue apparaît comme un objet qui concerne moins le sujet de la parole que celui de la jouissance, en tant qu'elle permet d'obtenir une jouissance sans en passer par l'Autre. L'expérience toxicomaniaque paraît bien faite, en effet, pour justifier l'usage que font quelques-uns d'entre nous du terme de jouissance en tant que distinct de celui de plaisir. Le plaisir est toujours coordonné à la notion d'une harmonie, d'un certain bon usage, voire d'une sagesse – ainsi Foucault pouvait-il parler de *L'Usage des plaisirs*⁴. Or, nous avons vu que même la psychiatrie soviétique, dont nous a parlé Claudio Ingerflom, rencontre, quand elle tente de saisir la toxicomanie, le paradoxe de ce curieux hédonisme, de ce désir hypertrophié d'avoir du plaisir. Par conséquent, il me semble que l'expérience toxicomaniaque justifie que l'on introduise le terme de jouissance pour qualifier ce qui, en l'occurrence, se situe au-delà du principe de plaisir, ce qui n'est pas lié à un tempérament de la satisfaction, mais au contraire à un excès, à une exacerbation de la satisfaction qui conflue avec la pulsion de mort.

Ainsi la formule de Markos Zafiroopoulos, « Le toxicomane n'existe pas », se justifie-t-elle certainement si l'on désigne ainsi le fait que la catégorie clinique de la toxicomanie n'est pas bien formée. Mais il n'en demeure pas moins qu'avec le nom de toxicomane, l'on désigne un sujet qui est entré dans un certain rapport avec la drogue et qui consent à se définir toujours davantage, à se simplifier lui-même dans ce rapport à la drogue.

Dès lors que nous ne nions pas la spécificité des phénomènes toxicomaniaques du point de vue psychanalytique, ne faudrait-il pas dire que la drogue devient le véritable partenaire, le partenaire essentiel voire exclusif du sujet, un partenaire qui lui permet de faire l'impasse sur l'Autre, et en particulier sur l'Autre sexuel ? De là, nous pourrions être tentés de dire que la drogue procure ou produit un surplus de jouissance, un *plus-de-jouir* impossible à méconnaître sous sa face d'état, dit de manque, de *manque-à-jouir*. En conséquence, nous pourrions également être tentés de faire de la drogue un objet *a* au sens de Lacan. Mais je suis tout à fait d'accord avec le Dr Magoudi pour dire que l'on ne peut en aucun cas faire de la drogue une cause du désir. Tout au plus peut-on en faire une cause de jouissance, un objet de la demande la plus impérieuse, et qui a ceci de commun avec la pulsion qu'elle annule l'Autre – la drogue comme objet donne accès à une jouissance qui ne passe pas par l'Autre, et tout particulièrement qui ne passe pas par le corps de l'Autre comme sexuel.

3 Cf. Lacan J., « Clôture des Journées des Cartels », *Lettres de l'École freudienne de Paris*, n° 18, avril 1976, p. 268.

4 Cf. Foucault M., *Histoire de la sexualité*, vol. II, *L'Usage des plaisirs*, Paris, Gallimard, 1984.

Insoumission au service sexuel

On rencontre couramment dans l'expérience analytique le recours à la drogue comme issue de l'angoisse, de l'angoisse du désir de l'Autre, afin de s'en détourner. Dire qu'il s'agit avec la drogue d'une jouissance qui ne passe pas par l'Autre est donc un repérage trop lâche. Il faudrait peut-être resserrer ce propos en commençant par opposer cette jouissance avec la jouissance homosexuelle qui mobilise le corps d'un autre, qui passe par l'Autre, mais à la condition qu'il soit le même. Ajoutons que cela ne vaut que pour l'homosexualité masculine, celle qui exige que le corps de l'autre présente un trait particulier, celui de détenir l'organe. Dès lors, nous pouvons parler du déni de la castration comme principe de la perversion, mais cela suppose que le problème sexuel ait été posé comme tel par le sujet, et qu'il lui ait trouvé cette solution. Il nous faudrait donc premièrement mettre en contraste la jouissance qui ne passe pas par l'Autre et la jouissance homosexuelle.

Deuxièmement, il est un autre type de jouissance qui ne passe pas par le corps de l'Autre, mais par le corps propre et qui s'inscrit donc dans la rubrique de l'autoérotisme. Disons que c'est une jouissance cynique, qui rejette l'Autre, qui refuse que la jouissance du corps propre soit métaphorisée par la jouissance du corps de l'Autre – restant, dans l'histoire, liée à la figure de Diogène –, qui opère ce court-circuit accompli dans l'acte de la masturbation, assurant précisément au sujet son *mariage avec le petit-pipi*. Par-là, sans doute, le cynique contrevient à l'interdiction qui porte sur la jouissance et qui est avant tout interdiction de la jouissance autoérotique – au point que l'on puisse dire que l'interdiction de l'inceste comme interdiction du corps de la mère ne fait que métaphoriser l'interdiction primordiale de la jouissance autoérotique. Mais cette jouissance-là, qui passe par la jouissance phallique, est compatible avec, et même exige à l'occasion le maintien de l'autre imaginaire dans le fantasme.

Ainsi voit-on peut-être se dégager la spécificité de la jouissance toxicomaniaque, qui, en effet, ne passe ni par l'Autre ni davantage par la jouissance phallique. Lacan est donc justifié de la caractériser avant tout par le fait qu'elle *rompt le mariage avec le petit-pipi* : elle permet de ne pas poser le problème sexuel.

Par ailleurs, un chapitre devrait être développé : « toxicomanie et psychose ». Philippe Sopena a évoqué ceux qui ont préféré la toxicomanie à la psychose. Il est certain que, dans la toxicomanie, nous ne pouvons parler en tant que telle de forclusion, puisque dans la psychose, s'il y a forclusion de la castration, elle fait retour dans le réel – en particulier dans la paranoïa, au point que Freud a pu dire que l'Œdipe est démontré dans la paranoïa. La toxicomanie est moins une solution au problème sexuel que la fuite devant le fait de poser ce problème. Si l'on voulait trouver une catégorie où mettre la toxicomanie, en regard de la forclusion dans la psychose, peut-être pourrait-on faire appel à l'insoumission – l'insoumission, dirais-je, puisque H. Freda a parlé du service militaire, au service sexuel.

Un plus-de-jouir particulier

Faisant un pas de plus que celui qui consiste à problématiser la toxicomanie à partir de l'expérience analytique, peut-être peut-on en retour s'interroger sur ce que la toxicomanie

elle-même éclaire du sujet de la parole. Rien en effet n'objecterait à dire que ceux qui ne sont pas toxicomanes – soit ceux qui ne se sont pas livrés à deux reprises à cette expérience, comme le précise C. Olievenstein – ne se *shootent* pas, ne se *défoncent* pas à la parole. Car il existe une jouissance de la parole, à laquelle nous sommes accrochés – c'est même pourquoi nous faisons tant de colloques. Dès lors, ce que nous appelons destitution subjective serait aussi bien le sevrage de la jouissance de la parole et la fin de l'analyse serait, pourquoi pas, une *décroche*. Mais évidemment, la drogue matérialise ou substantifie cette jouissance qui n'est pas un plaisir. Cette jouissance qui vaut plus que la vie comme fonction vitale.

Par ailleurs, si dans l'analyse nous avons affaire à un sujet qui joue sa partie par rapport à un savoir sur le sexe, et qui la joue dans la parole, au contraire, ce que l'on appelle peut-être abusivement le sujet de la toxicomanie est un cynique extrême. Et l'on comprend que la biologie moléculaire soit tentée d'aborder la toxicomanie au niveau de l'organe cause, c'est-à-dire du cerveau, en faisant l'impasse sur le rapport à l'Autre – la toxicomanie s'y prête certainement.

Cependant, du point de vue de l'expérience analytique, n'y a-t-il pas lieu de maintenir que, dans la drogue, la position subjective est néanmoins impliquée ? Et là, je suis en accord avec l'impératif du Dr Carpentier d'un retour à la médecine du sens – tout le problème étant d'obtenir du sujet qu'il donne du sens, et en particulier du sens sexuel à sa dépendance. Or, la toxicomanie y fait obstacle, car dans l'analyse le sujet attend l'objet du sujet supposé savoir – et c'est ce qui établit le transfert –, c'est-à-dire que l'objet en question, le plus-de-jouir, tient foncièrement à la parole, alors que dans la toxicomanie, ce plus-de-jouir est accroché à un produit de l'industrie. Au fond, il faudrait que l'analyste soit un *dealer* de la drogue de la parole – cette problématique a été, me semble-t-il, évoquée par le Dr Olievenstein, qui me démentira peut-être.

Défaire l'identification

Laissons de côté le fait que dans la réalité sociale, il existe bien un Autre de la drogue que l'on paie et à qui s'adresse la demande, car cet Autre de la drogue, comme le rappelait le Pr Bergeret, n'a nullement la solution du problème.

L'accès à la jouissance de la drogue n'a-t-il pas pour un sujet toujours été tracé par ce qui lui est venu de la parole ? À son point d'origine, le choix de la drogue n'a-t-il pas toujours été conditionné par le signifiant ? À cette question, il n'y a de réponse que particulière, au cas par cas. Il me semble que l'exposé vraiment sensationnel de H. Freda l'a montré, en indiquant une issue, et qu'il se recoupait avec celui de M. Zafiropoulos sur ce point : dans tous les cas, la possibilité de l'analyse passe par l'effort pour défaire l'identification brute au *Je suis toxicomane*. En conséquence, du point de vue de l'expérience analytique, tout ce qui renforce cette identification est contre-indiqué – il faut qu'elle puisse apparaître au sujet non pas comme nécessaire, mais comme contingente.

Je n'ai fait là qu'établir une liste de questions, dont il me semble qu'elles pourraient se retravailler dans une Journée, par exemple dans un an, où les mêmes, s'ils le veulent bien, pourraient dans un esprit similaire faire le point, après que ce soit écoulé un certain temps pour comprendre.



ESTHÉTIQUE DE LA CONSOMMATION

UN DÉLIRE DE DÉDUCTION

Aurélia Verbecq (TyA-Suisse)

Monsieur S.H. use de toxiques régulièrement quand il rencontre son ami Monsieur J.W. : tabac, cocaïne, morphine ou héroïne selon les périodes. Créés en 1884 par Arthur Conan Doyle, ces personnages de fiction littéraire, le détective consultant Sherlock Holmes et son partenaire le Dr John Watson, seront repris et mis en scène dans la littérature et le cinéma jusqu'aux séries TV du 21^e siècle. Du Holmes freudien de la littérature au Holmes lacanien des bas-fonds des séries TV, le personnage et ses avatars contemporains nous apprennent quelque chose de la jonction ou disjonction entre délire et toxique.

Portrait d'un homme moderne

Du premier Holmes de la littérature de la fin du 19^e, les adaptations ultérieures littéraires, cinématographiques et les deux séries TV (britannique et américaine) laissent voir un personnage contemporain de son époque. Pourquoi un tel engouement : est-ce du côté où délire et consommation – amour de la vérité et fascination pour l'usage de produits dans leur versant *pharmakon* – permettraient à chacun d'y reconnaître un point intime ?

À la fin du 19^e siècle, Conan Doyle crée un personnage qui recourt à divers produits (tabac, cocaïne voire morphine) comme stimulants intellectuels, à petite dose, tel que Freud en a fait l'étude dans *De la coca* (1884). Cette pratique, détaillée dans les ouvrages, est à lire dans le contexte d'un Londres du 19^e siècle, pris dans le marché capitaliste mondial de la drogue, avant le changement de politique et de morale au cours du 20^e siècle. Les adaptations cinématographiques font évoluer ce rapport aux toxiques, à l'image de la société. Les films et séries du 21^e siècle montrent un personnage plus en rapport avec son objet jouissance, la consommation est davantage visible sur les écrans ; la série UK « Sherlock »¹ développe un Holmes pris dans des consommations de cocaïne détaillées, avec effets visuels reproduisant des hallucinations sous substance. La dernière série USA « Elementary »² montre, quant à elle, un Holmes ex-héroïnomane, sortant de cure de sevrage, et faisant du Dr Watson une femme, marraine d'abstinence. Démocratisation de la drogue, le produit change selon les époques et donne à lire une jouissance prise dans le marché unique des plaisirs.

1 Série britannique « Sherlock » créée par M.Gatiss et S.Moffat, BBC One, 2010.

2 Série américaine « Elementary » créée par R.Doherty, CBS, 2012.

La consommation dans la rupture du délire

Dans tous les portraits, la fonction de la consommation semble rester la même. Monotonie, banalité de l'existence auxquelles il faut échapper, et l'ennui comme point d'insupportable restent des traits constants. Les substances diverses aident le personnage dans les moments de rupture et d'ennui, étymologiquement référés au vide, quand il n'est pas tout affairé à son travail et à l'énigme attenante. S. Holmes est passionné par l'énigme d'une situation et le travail de déduction qu'elle nécessite. Amoureux du raisonnement et de la vérité, sa méthode est « fondée sur l'observation des petits riens ». Élevé à un art pour Holmes, déduire est un raisonnement qui permet de dégager d'une hypothèse supposée vraie la conséquence logique qu'elle contient³.

Si, en suivant Freud, nous prenons le délire comme tentative de guérison, ce que Lacan a généralisé à l'être parlant avec l'aphorisme « tout le monde est fou, c'est à dire délirant »⁴ fait entendre le délire comme un discours articulé où le sens se construit à partir d'éléments infimes. Le savoir se veut le propre du délire par la recherche de sens permanent pouvant habiller le trou central, signe de l'ex-sistence d'un réel. Cet art de la déduction est à prendre comme équivalent à la structure du délire en tant que le délire est un savoir, un S_2 , qui viendra fixer la signification et faire interprétation d'un S_1 énigmatique alors en attente de signification, qui, à rebours, pourra trouver son sens.

La logique du personnage nous donne à voir ce mécanisme où la consommation est prise dans ce vide *troumatique*. La toxicomanie apparaît alors comme une formation de rupture – versant social du symptôme – coupant le sujet de l'extérieur, compensée par le délire du travail de déduction – dans un second temps – en tant que discours articulé, réintroduisant la fonction de l'Autre.

Addict à la déduction

Dans le contexte de dépathologisation du « tout le monde délire », appliquer cette généralisation à la toxicomanie paraît pertinent. « Délire ou toxique », à lire à partir de la perspective du « ou » inclusif et de la logique des ensembles des mathématiques modernes, met en continuité le délire et l'usage de produits, se recouvrant en partie et rendant le passage de l'un à l'autre moins délimité.

Chez Holmes, la fonction du produit se démultiplie. Il peut remettre psychiquement en mouvement, il peut favoriser les liens, il peut alimenter la matière imaginaire du délire. L'union entre délire et toxique semble fixer quelque chose là où être pris tout entier soit dans la consommation, soit dans le délire s'avère délétère. Ce personnage du 21^e siècle s'appuie et alterne régulièrement entre une identification au toxicomane et une identification au détective, l'une pas sans l'autre, nécessaire dans une époque plus liquide. La mise en avant d'une identification l'este imaginairement le personnage quand l'autre identification ne tient plus et met en impasse.

Eric Marty définit notre époque comme celle de la modernité où il s'agit moins de la loi que de la norme, les repères se situent suivant une échelle de normalité en vogue selon les sociétés.

³ Source : CNRTL.

⁴ Lacan J. « Lacan pour Vincennes ! », *Ornicar ?*, n°17/18, 1979, p. 278. Texte réédité dans le *Scilicet Tout le monde est fou*, Paris, ECF, 2024, p. 21.

Ainsi les pathologies de l'excès et du trop justifient ces nouvelles modalités des toxicomanies addictives et sont un appui au nouveau discours contemporain « tous addicts ». S. Holmes, le dirait-on davantage « addict » de nos jours ? Addict certes à l'objet drogue, mais aussi addict à l'énigme, au travail, à la déduction. Peut-être est-ce en ce point qu'il y a une fascination pour la figure de Holmes, révélant le « jouis ! » contemporain auquel tout un chacun peut s'identifier.

La jouissance sans limite, tant du côté de la consommation que du côté du savoir délirant à trouver la vérité, se retourne contre le sujet de l'époque capitaliste où le toujours-plus vient au final faire impasse. Ici toxicomanie et délire de déduction, dans un lien continu, seraient à lire comme nouveaux modes de jouir dans la rencontre réitérée avec le réel, là où la vérité dernière ne peut être que celle de la mort.



VERS LE CONGRÈS DE L'AMP 2026 -
LA RUPTURE AVEC LE PHALLUS

VERS LE CONGRÈS DE L'AMP 2026 – LA RUPTURE AVEC LE PHALLUS

Le prochain Congrès de l'Association Mondiale de Psychanalyse (AMP), dont le thème est l'aphorisme de Lacan « Il n'y a pas de rapport sexuel », est une occasion pour mettre au travail la relation du sujet avec le phallus, « obstacle »¹, selon Lacan, au rapport entre les sexes. À partir de là, il revient au réseau Toxicomanie & Alcoolisme (TyA) du Champ freudien d'interroger la proposition de Lacan selon laquelle la drogue « permet de rompre le mariage avec le *petit-pipi* »².

Une des premières lectures qui éclairent ce propos est celle proposée par Éric Laurent en 1988 : il s'agit d'une rupture avec la jouissance phallique. Néanmoins, il interroge : l'écrit-on φ_0 ou Φ_0 ? Les Conversations d'Arcachon, Antibes et Angers³ n'avaient pas encore eu lieu. S'agit-il « d'un nouveau mode de jouissance, ou plutôt d'un trou de jouissance » ? L'auteur, plusieurs années plus tard, propose un contrepoint indiquant qu'il s'agirait de « couper le lien avec la queue », allusion, semble-t-il, à l'organe. La distinction conceptuelle que Lacan fait entre la jouissance phallique et la jouissance pénienne, contemporaine de la thèse de rupture, paraît cruciale pour notre investigation.

Fabián Naparstek montre que l'inscription du phallus est ce qui fait de l'organe un instrument. L'usage de la drogue peut mettre en fonction l'organe, à défaut de l'effet de la parole, mais peut aussi, au contraire, relever de *l'insoumission au service sexuel*⁴, comme le propose Jacques-Alain Miller. Comment penser, dès lors, la relation de la toxicomanie à la psychose, où la rupture avec le phallus est structurelle ?

La thèse de rupture invite alors à rechercher comment le toxicomane fait usage du toxique là où l'organe n'est pas devenu instrument, pour répondre aux avatars de la rencontre sexuelle. Comme le demande J. Santiago, l'utilisation du toxique permettrait de traiter une jouissance du sens qui gravite autour de l'organe, quand il y a un trou dans la signification phallique ?

La thèse de rupture permet-elle une élucidation du syntagme « il n'y a pas de rapport sexuel » ? L'hypothèse de Jean-Marc Josson consiste à dire que la drogue permet de rompre avec l'effet de

1 Lacan J., *Le Séminaire*, livre XVIII, *D'un discours qui ne serait pas du semblant*, Texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 2006., p. 67.

2 Lacan J., « Clôture des Journées d'étude des cartels de l'École freudienne. 13 avril 1975 », *Lettre de l'École freudienne*, 1976, n° 18, p. 268.

3 Cf. Miller, J.-A et d'autres. *Le conciliabule d'Angers*, Paris: Agalma, 1997, *La conversation d'Arcachon*, Paris: Agalma, 1997 et *La psychose ordinaire*, Paris: Agalma, 1999.

4 Cf. Miller, J.-A. « La drogue de la parole », *supra*.

l'affect propre du signifiant en percutant le corps. Est-ce donc une tentative de traitement de la jouissance délocalisée dans le corps qui ne se limite pas à l'organe ?

Une sélection d'extraits de textes et quelques références bibliographiques vous sont ici proposées. Bonne lecture !

Tomás Verger

Éric Laurent, « Trois remarques sur la toxicomanie » (extraits)

Dans son enseignement, on ne peut pas dire que Lacan ait considéré que la psychanalyse ait beaucoup à dire sur la drogue, puisqu'au fond, en le parcourant de fond en comble, on ne trouve que quelques phrases ; mais il nous donne tout de même, dans les années soixante-dix, cette indication majeure : la drogue, seule façon de « rompre le mariage du corps avec le petit-pipi »⁵ ; disons : avec la jouissance phallique. C'est une indication précieuse. D'ailleurs elle supporte, je crois, toute une réflexion que plusieurs personnes qui s'occupent de toxicomanes ont faite, de considérer que la toxicomanie n'est pas un symptôme au sens freudien et que la toxicomanie n'est pas consistante. Rien, dans la drogue, ne nous introduit à autre chose qu'à un mode de rupture avec la jouissance phallique. Ce n'est pas une formation de compromis, mais une formation de rupture. Cela pose le problème de comment écrire la rupture de cette jouissance phallique. La note-t-on φ_0 ou Φ_0 ⁶ ? Et comment va-t-on déterminer, différenciellement, s'il s'agit d'un nouveau mode de jouissance, ou plutôt d'un trou de jouissance ?

Effectivement, cette expression de « rupture avec la jouissance phallique »⁷, Lacan l'introduit aussi bien dans la psychose – où il la note Φ_0 , comme conséquence⁸ de la rupture, rupture de l'identification paternelle disait Freud, et pour Lacan, de la fonction des Noms-du-père – qu'il note P_0 . Au lieu que les Noms-du-père produisent la signification phallique de ce qui est dit, on a ce couple de termes dans la psychose, $P_0 - \Phi_0$, dont Lacan se demande, à un moment donné, si l'un implique nécessairement l'autre, ou s'il peut y avoir l'un sans l'autre⁹.

Pour la psychose, je ne sais pas. Mais sûrement, l'utilisation du toxique amène à penser qu'il peut y avoir production de cette rupture avec la jouissance phallique, sans qu'il y ait pour autant forclusion du Nom-du-père. C'est là d'ailleurs la conséquence de la thèse, soutenue jusqu'au bout, que le toxicomane n'existe pas ou que la toxicomanie n'est pas un symptôme.

5 Cf. Lacan, J., « Clôture des Journées d'étude des cartels de l'École freudienne de Paris » (avril 1975), *Lettres de l'École freudienne*, n. 18, Paris, 1976, p. 263-270. Publiée dans *Pharmakon Digital 2* en espagnol et en portugais.

6 La notation se trouve dans le schéma I développé par Lacan dans « D'une question préliminaire à tout traitement possible de la psychose » (1958), *Écrits*, Paris, Seuil, 1966, p. 571.

7 La notion de jouissance phallique est présente dans l'enseignement de Jacques Lacan à partir de la première séance de son Séminaire *Encore*. Cependant, une mention précédente apparaît dans son Séminaire *...ou pire*, lors de la septième séance.

8 Depuis la première réunion concernant le séminaire de recherche sur la clinique différentielle des psychoses du D.E.A. (Paris VIII - 1987), J.-A. Miller lance cette interrogation.

9 « Cet autre gouffre fut-il formé du simple effet dans l'imaginaire de l'appel vain dans le symbolique à la métaphore paternelle ? Ou nous faut-il le concevoir comme le produit en un second degré par l'élosion du phallus, que le sujet ramènerait pour la résoudre à la béance mortifère du stade du miroir ? ». « D'une question préliminaire... », *Écrits, op. cit.*, p. 571.

La thèse de Lacan à propos de la toxicomanie est donc une thèse de rupture. Sa brève remarque, en ce sens, pour brève qu'elle soit, est néanmoins une thèse qui engage foncièrement toute sa théorie de la jouissance, ainsi que celle de la place du père et de l'avenir du Nom-du-père dans notre civilisation.

[...]

La première conséquence, donc, de la petite phrase de Lacan, c'est la rupture avec les Noms-du-père obtenue hors la psychose. La deuxième conséquence qu'il faut en tirer, est celle d'une rupture avec les particularités du fantasme. Rupture avec ceci que le fantasme suppose l'objet de la jouissance en tant qu'il inclut la castration. C'est par là que nous pouvons soutenir avec beaucoup de sûreté que le toxicomane n'est pas un pervers. Il n'est pas un pervers, parce que le pervers suppose l'usage du fantasme. La perversion suppose un usage très spécifié du fantasme. Tandis que la toxicomanie est un usage de la jouissance hors du fantasme ; elle ne prend pas les chemins compliqués du fantasme. C'est un court-circuit. La rupture avec le « petit-pipi », comme dit Lacan, a comme conséquence qu'on peut jouir sans le fantasme.

[...]

il me semble qu'on peut traiter la toxicomanie comme le surgissement dans notre monde d'une jouissance Une. En cela, elle n'est pas sexuelle. La jouissance sexuelle n'est pas Une ; elle est foncièrement brisée, elle n'est appréhendable que par le morcellement du corps.

* Texte intégral publié dans *Quarto* n. 42. Bruxelles, déc. 1990, p. 69-72.

Éric Laurent, « Un modèle digne pour les institutions que nous voulons » (extraits)

Rosa Elena Manzetti dans *Pharmakon* présente le cas d'un sujet se droguant pour rester éveillé pendant que deux prostituées faisaient l'amour devant lui. Tandis qu'il regardait avec fascination, il essayait de voir une femme qui jouissait et insistait pour obtenir cette jouissance supplémentaire du regard, voir ce qui ne peut pas être vu. Ensuite, il était hors-jeu et, avec la cocaïne, il restait à ce niveau d'excitation lui permettant d'aller plus loin tout en se séparant en même temps de la jouissance phallique. C'est dire qu'il ne voulait pas entrer dans le jeu et, en même temps, il restait fasciné par cette jouissance féminine qui lui était imposée. Se vérifiait alors ce que ce sujet voulait voir à savoir, ce que lui avait été imposé comme expérience dans son enfance, soit vérifier l'absence de pénis chez la mère. Et alors, il est donc intéressant de voir que ces scènes n'ont pas été réalisées uniquement avec des femmes. Il les a réalisées aussi avec deux travestis qui, dans des jeux érotiques, étaient obligés de garder leur culotte, jusqu'à ce que, au dernier moment, se vérifie la présence du pénis. On voit ici que le travesti est présenté comme l'incarnation de la femme phallique.

Dans ce cas présenté par R. E. Manzetti, on voit les deux registres : d'abord la neutralisation, c'est le Φ_0 comme neutralisation phallique, mais en même temps, il y a la fascination pour l'exhibition du phallus maternel. Et l'un n'empêche pas l'autre – c'est intéressant dans le cas – la dialectique avec laquelle les choses s'articulent.

[...]

Par ailleurs, la toxicomanie nous enseigne – le cas présenté par R. E. Manzetti¹⁰ le prouve – sur le lien fondamental entre toutes ces substances toxiques et la fascination de l'homme pour la jouissance féminine.

L'Antiquité avait pour maxime que Vénus et Bacchus allaient de pair, que l'ivresse du vin devait se terminer au lit.

La non-sagesse moderne fait justement l'inverse, elle rompt avec la jouissance phallique, mais renforce (ce qu'il ne faut pas oublier dans le cas de R. E. Manzetti, c'est la fascination de l'homme pour le travesti qui paraît confirmer cette perspective) l'assujettissement de l'homme moderne au surmoi, qui n'est pas un surmoi maternel, mais le surmoi de la jouissance féminine.

L'homme et la femme modernes se trouvent confrontés à ce qu'écrit Lacan dans « L'étourdit », soit à cette reformulation de l'énigme du Sphinx proposée à Œdipe et que Lacan formule à partir de la jouissance féminine – le Sphinx comme incarnation de la jouissance féminine. Il ne s'agit pas de l'homme, mais de savoir si le petit homme devant elle sera à la hauteur de la tâche de satisfaction féminine ; et c'est la raison pour laquelle, dans « L'étourdit », Lacan commence son exorde avec le Sphinx qui parle et qui dit « Tu m'as satisfaite petithomme »¹¹ (cela permet la lecture de l'affaire).

Il y a toujours eu une fascination des hommes, pour la jouissance féminine. Il est clair que les anthropologues pensent parfois que l'homme a appris à compter sur les doigts de sa main : un, deux, trois, quatre, cinq. Cela me semble être une idée de philosophe, je pense que si l'homme apprenait à compter, nous aurions la trace que dans de nombreux systèmes de numérotation, ce qui existe est : un, deux, trois... l'infini. Un, deux, trois et bien plus encore, une catégorie de « bien plus ».

[...]

Ceci, me semble-t-il, est conforme à l'idée selon laquelle les hommes ayant une jouissance phallique ont commencé à savoir qu'il y a une, deux, trois fois par nuit et puis c'est beaucoup, c'est peut-être plus proche de la modalité avec laquelle ils ont appris à compter...

Passer de l'Un, comme dénombrable, à la jouissance qui paraissait fascinante, de la « Déesse blanche »¹², non comme incarnation de la mère, mais de « La femme »¹³, c'est ce qui me semble rendre compte de la figure de Dieu comme incarnation de la jouissance féminine – comme le souligne Lacan. Dans ces traces des déesses de la Méditerranée, la figure féminine s'incarne

10 Bertuzzi, E., Bolgiani, P., Careto, S., Manzetti, R. E., La Greca, A., Morrone, S., "Sobre la toxicomanía: penalizar o despenalizar", in *Del hacer al decir*, op. cit., p. 41-49.

11 Lacan, J., « L'Étourdit », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 468 : « Tu m'as satisfaite, petithomme. Tu as compris, c'est ce qu'il fallait. Va, d'étourdit il n'y en a pas de trop, pour qu'il te revienne l'après-midi. Grâce à la main qui te répondra à ce qu'Antigone tu l'appelles, la même qui peut te déchirer de ce que j'en sphyngé mon *pastoute*, tu sauras même vers le soir te faire l'égal de Tirésias et comme lui, d'avoir fait l'Autre, deviner de ce que je t'ai dit. »

12 Lacan, J., « Préface à L'Éveil du printemps », *Autres Écrits*, op. cit., p. 563.

13 *Ibid.*

en Diane d'Éphèse comme représentante de l'Antiquité romaine. Elle est l'incarnation du Dieu contre lequel Moïse a su poser une limite et donne l'idée de l'introduction du point à partir duquel on ne peut plus compter.

C'est la fascination pour l'infini, pour le surmoi féminin dans la situation de l'homme moderne, de l'homme des droits de l'homme – qui n'a plus de figures héroïques auxquelles s'identifier – qui renforce l'incidence de ce surmoi et le rêve d'un type de transsexualisme de la jouissance¹⁴ que l'on pourrait obtenir avec la jouissance des drogues.

En ce sens, nous trouvons une autre signification de la rupture avec le phallus¹⁵, qui pourrait nous guider dans cette voie : essayer de nous identifier à cette jouissance du surmoi, que ce soit du côté de l'homme ou du côté de la femme.

* Texte intégral paru en espagnol : « Un modelo digno para las instituciones que queremos » in Sillitti, D., Sinatra, E. y Tarrab, M. *Del hacer al decir*. La clínica de la toxicomanía y el alcoholismo. II Jornada del Instituto del Campo Freudiano. Buenos Aires, Plural editores, 1996, p. 61-80.

Éric Laurent, « La place des hommes dans la cité des femmes » (extraits)

La figure du machiste jouisseur à la Trump est une sorte de pantomime de ce qui serait le sans limite de la jouissance féminine, comme celle du drogué qui veut s'affranchir, par l'illimité de la drogue, de la retombée phallique. L'enjeu de l'articulation des deux jouissances, la jouissance phallique et son au-delà, est de situer ce qui fait que quelque soit l'égalité des droits, une femme reste toujours radicalement Autre pour un homme. Et c'est alors qu'elle peut être symptôme et non surmoi infernal et mortifère. La jouissance dans la cité des femmes, où les hommes ont leur place selon Lacan, n'a rien d'un hédonisme. Elle se sépare entre ce qui est la jouissance au-delà de la limite phallique, celle qu'au-delà de la castration l'homme imagine, et l'illimité qui se civilise par son inscription du côté féminin de la sexuation. Il n'y a pas de chiffrage pour ça quelque soit la forme du Un considéré. Le déclin des idéologies, des grands récits de ce qui faisait l'universel du bien commun sous la forme d'un idéal partagé met au jour une concurrence entre jouissances multiples qui ne peuvent se résoudre dans l'unité.

[...]

C'est l'invention. L'expérience trans, c'est inventer l'organe qui rendrait compte de celui qu'il faudrait au corps et qui permettrait de se débarrasser de l'obstacle phallique. Lacan le dit très bien : le phallus est ce qui fait obstacle à ce qu'on jouisse du corps de l'autre. Eh bien, parfait, coupons-le et inventons ensuite l'organe qu'il faudrait. C'est un processus absolument fantastique qui met en jeu tous les savoirs de la science – tout ce qu'on sait faire avec les hormones, la chirurgie plastique – pour une invention de savoir. C'est un processus sans fin, car l'organe qu'il faudrait ne se rencontre pas ; alors, il faut continuer à inventer.

14 Référence à la mention de Lacan dans son écrit de 1958 intitulé « D'une question préliminaire... », précisément dans le schéma I.

15 14 Cf. Lacan, J., « Clôture des Journées d'étude des cartels de l'Ecole freudienne de Paris », *op. cit.*

* Texte extrait de la conférence prononcée à l'occasion de la Semaine Lacan « Hommes et femmes selon Lacan », 13-18 mai 2019, ACF-VLB, disponible sur YouTube

Éric Laurent, « Portrait de Joyce en Saint homme » (extraits)

Grâce à son rapport à son inconscient, Joyce n'est pas un saint, il a l'orgueil de son art. Il a l'« art-gueil », et Lacan ajoute « jusqu'à plus soif », première notation où s'inscrit le rapport au toxique, l'alcool, qui contribuera fortement, avec la syphilis, à la dégradation de la santé de Joyce¹⁶. Son frère Stanislas attribuait à des comas éthyliques l'aggravation de ses troubles ophtalmiques¹⁷. Commencées à Dublin après la mort de la mère¹⁸, les alcoolisations massives se multiplient¹⁹ après sa paternité, à Trieste, et vont scander sa vie à Zurich et à Paris jusqu'à la perforation de l'ulcère duodéal.

* Texte intégral publié dans *Mental*, n. 35, Paris, 2016, p. 62-73, republié dans Laurent E., *L'Envers de la biopolitique. Une écriture pour la jouissance*, Paris, Navarin, 2016, p. 151.

Éric Laurent, Conversation autour de « Réflexions sur trois rencontres du féminisme avec le non-rapport sexuel » (extrait)

Je ne dirais pas qu'il y a deux sexes ou deux jouissances, je dirais plutôt *l'Unarisme*. Il y a la jouissance de l'organe et il y a la jouissance féminine. Et il y a une seule jouissance en tant que telle. Et il n'y a qu'une seule jouissance sexuelle. Toutes les expériences LGBT en font l'expérience. C'est une expérimentation de la façon dont la jouissance de l'organe, la jouissance (sexuelle), se décline en tant que telle. C'est-à-dire, par exemple, l'utilisation dans la communauté gay du masochisme pour dépasser l'obstacle de l'organe est une expérimentation. Depuis les années 1970, quand dans le Castro, dans le quartier gay de San Francisco, dans les premières gay Pride, on a introduit le *fist-fucking* dans les relations sexuelles, c'était un masochisme ainsi déterminé, une technique sexuelle pour interroger les limites de l'organe. De la même manière, l'usage des drogues, calculé ou non, a toujours été un des apports du mouvement gay, l'utilisation – systématique – du popper dans les rapports sexuels, différent comme effet de celui que produit la cocaïne. L'utilisation du popper était aussi, comme le disait Lacan, une façon de couper le lien avec la queue, les drogues permettent, quand elles sont utilisées, d'aller au-delà. C'est une façon d'expérimenter si on met l'accent sur avoir une queue comme quelque chose qui détermine une communauté ou sur la queue comme instrument de jouissance, comme l'ont fait les communautés gay. Cela, en même temps, rend compte de toute une série d'expériences sur la façon d'aller au-delà et comment

16 Cf. Birmingham K., *The Most Dangerous Book. The Battle for James Joyce's Ulysses*, London, Penguin Book, 2015, p. 290-291.

17 *Ibid.*, p. 49.

18 *Ibid.*, p. 25.

19 *Ibid.*, p. 149.

cela est vécu.

* Conversation intégrale sur « Reflexiones sobre tres cuestiones del feminismo con la no relación sexual », à écouter en espagnol sur Radio Lacan, 4 décembre 2019.

<https://radiolacan.com/es/podcast/conferencia-en-el-palais-rouge-de-buenos-aires-reflexiones-sobre-tres-cuestiones-del-feminismo-con-la-no-relacion-sexual/3>

Jean-Marc Josson, « Rompre l'effet de l'affect » (extraits)

L'homme dont il s'agit commence à consommer en prison, pour supporter, dit-il, les intimidations, les menaces et les violences. Il apparaît cependant, pendant son séjour en institution, qu'au-delà de celles-ci, il est l'objet d'une mauvaise intention de l'Autre, dont il livre la formule singulière : on cherche à se débarrasser de lui. Sa consommation lui permettrait de tamponner cette interprétation, qui est pour lui une certitude. [...]

La consommation de cet homme est une tentative de traiter non pas sa certitude, mais l'effet que produit cette certitude dans son corps. C'est une tentative de traiter l'*affect*. [...]

L'affect a pour origine la pensée, et non le corps ou l'âme. [...] L'affect vient de la pensée, et va dans le corps ; il vient de la pensée, d'où « ça décharge » – formule qui met bien en évidence que l'affect est une « expression » de la pulsion –, et il va dans le corps, où ça dérange les fonctions, où ça provoque des dysfonctionnements. Ces perturbations empêchent tout équilibre, toute homéostasie : « Nulle harmonie de l'être dans le monde... »²⁰, ajoute Lacan. [...]

L'affect – et je souligne cette définition – est un effet. [...] Cet effet affecte le corps, l'impacte, le marque. [...]

L'affect est l'effet des mots [...] l'affect fait du sujet de l'inconscient un être parlant, c'est-à-dire un sujet de l'inconscient doté d'un corps, un « corps parlant », comme le nomme Jacques-Alain Miller, un corps avec lequel il parle, et qui est affecté par la parole. [...]

L'affect est donc l'effet d'un signifiant dans le corps. [...]

C'est – je reprends mon hypothèse de départ – ce que tente de traiter la consommation. Elle vise à anesthésier ou à réduire l'effet d'affect dans le corps que produit sans relâche le signifiant qui se réitère. La consommation de drogue ou d'alcool devient toxicomanie ou alcoolisme quand – c'est ma deuxième hypothèse – elle est elle-même contaminée par la répétition à l'œuvre dans l'événement de corps. C'est alors que, rattrapée par cette répétition, la consommation s'emballe. [...]

La morale du petit Hans, c'est d'une part que le petit garçon et la petite fille sont mariés avec leur queue, d'autre part que ce mariage est source d'angoisse. L'angoisse survient quand l'un et l'autre s'aperçoivent de ce mariage : elle est ce moment de la découverte du petit-pipi. Les choses

20 Lacan, J., *Télévision, Autres écrits, op. cit.*, p. 524.

se compliquent encore quand on gonfle le pénis – « Il n’y a rien pour mieux faire phallus »²¹ –, c’est-à-dire quand se mesure la place du petit sujet dans le désir de l’Autre. C’est là que les mots, comme ceux de la mère de Hans, blessent et ravagent. Rompre le mariage avec le petit-pipi, c’est rompre l’effet d’affect de ce mariage. C’est ce que permet la drogue, et ce qui continue à faire son succès.

* Texte intégral publié dans *Les Cahiers de l’ASREEP n. 2. Les addictions sans substances*. Genève, 2018, p. 53-58.

Jean-Marc Josson, « Un possible lien » (extraits)

La consommation de drogue ou d’alcool est une tentative de traiter ces difficultés, ces impossibilités du lien à l’autre et au monde. Cette consommation peut avoir deux fonctions : rompre ou lier. [...]

La drogue permet de rompre l’effet de l’affect que produisent les conséquences de la non-séparation. C’est la définition célèbre que donne Lacan de la drogue dans la dernière partie de son enseignement, éclairée par sa conception de l’affect à la même période. [...]

La consommation de drogue permet également de lier, de faire lien à l’autre, au monde, à la réalité ou à la vie. Elle pallie alors la dimension du désir.

* Texte intégral publié dans *Quarto 118. Lire Lacan*. Bruxelles, 2018, p. 114-120.

Jésus Santiago, « La drogue de W. Burroughs : un court-circuit dans la fonction sexuelle » (extraits)

Ce que l’on nomme ici artefact de la drogue n’est donc pas un succédané de l’objet sexuel substitutif puisque l’inscription du registre phallique lui fait défaut. Cette manière spécifique d’opérer un court-circuit dans la fonction sexuelle équivaut à la difficulté qu’éprouve le toxicomane à supporter les filtrages relationnels imposés par le partenaire sexuel. [...]

La technique de rupture, de séparation du toxicomane, à ce moment précis de la rencontre avec un partenaire, révèle son impasse avec ce qui lui a été transmis de la loi phallique, ce qui entraîne à son tour de laisser la fonction désir hors de sa portée. Il vous reste donc la technique du médicament en réponse. Il lui reste enfin cette stratégie qui m’amène à concevoir la toxicomanie comme un cas exemplaire de la profusion, dans la civilisation de la science, d’un court-circuit propre des solutions non phalliques de séparation entre le corps et la jouissance.

* Texte intégral publié dans *Quarto 79. Paradis toxiques*. Bruxelles, juin 2003, p. 52-54.

21 Lacan, J., « Clôture des Journées d’étude des cartels de l’Ecole freudienne de Paris », *op. cit.*

Jésus Santiago, « Drogue, rupture phallique et psychose ordinaire » (extraits)

Ce caractère artificiel de fabrication de la satisfaction, de style monotone, obtenu dans le circuit fermé du corps et de la drogue – satisfaction qui apporte en elle-même le refus des semblants de l'Autre – renvoie à la conception de la toxicomanie comme un type clinique qui se définit par la rupture de la fonction phallique. Ce refus des semblants de l'Autre qui se traduit par la rupture phallique est ce qui permet à J.-A. Miller de postuler la toxicomanie sur l'horizon de la jouissance cynique. Il faut donc établir une distinction essentielle entre l'autisme de la jouissance dans le cynisme ancien, propre à la masturbation publique, et la jouissance du toxicomane, propre à la satisfaction toxique. Si elles coïncident dans le mode d'inclusion de l'Autre, convergent dans le rejet des semblants de la civilisation, les deux divergent cependant en ce qui concerne la jouissance phallique.

Le cynique ancien se contente de la jouissance auto-érotique masturbatoire et de la valeur phallique qui est déduite de cette stratégie pour obtenir une certaine harmonie entre la jouissance et le corps. Dans cette recherche compulsive d'une satisfaction artificielle et fabriquée, le toxicomane donne des signes qu'il y a des défauts dans le dispositif phallique qui favorise le fonctionnement possible de la jouissance nécessaire pour un être parlant. De ce point de vue, il ne se confond pas avec le mode de jouissance du cynique ancien, puisqu'il réagit de manière distincte au mariage que l'être parlant est amené à faire avec le phallus. Le toxicomane est précisément celui qui ne consent pas au mariage avec la jouissance phallique et, par conséquent, il ne le conçoit pas comme une issue viable, parce que sa fixation réside dans le réel de la jouissance qu'il tire de sa relation avec l'organe pénien. Pour le cynique, au contraire, peu importe que la jouissance phallique ne convienne pas aux rapports sexuels, car elle s'attache pourtant à l'autisme de la jouissance. Le toxicomane, à son tour, est un contestateur du phallus et de la jouissance qui s'en dégage, ou encore de la jouissance dont l'être parlant a besoin. On remarque la façon dont le toxicomane, avec sa jouissance seule de la drogue, s'insurge contre cette nécessaire jouissance phallique qui, selon Lacan, bien qu'elle soit une « jouissance (qui) ne convient pas – *non decet* – au rapport sexuel, il n'y en a pas d'autre, s'il y en avait une autre ».²²

[...]

La portée clinique de la vision lacanienne de la toxicomanie implique de considérer la drogue comme un objet qui cherche à combler les lacunes de la fonction phallique, en vue de son rôle dans la réalisation d'une jouissance qui conserve une certaine affinité avec la parole. Autrement, la présence insistante et compulsive de la drogue dénote l'impasse du sujet par rapport à la jouissance qui convient, la jouissance pulsionnelle qui, sous l'effet de l'incidence de la castration, rencontre ses objets, qui se constituent en Ersatz, car ils voilent et en même temps dévoilent la castration. L'essentiel de la définition de la drogue, promue par Lacan en 1975, est la thèse que sa pratique méthodique exprime les difficultés qu'éprouve le toxicomane à être fidèle au mariage, que tout être parlant établit un jour avec son partenaire-phallus.

[...]

22 Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XX, *Encore*. Texte établi par J.-A. Miller. Paris, Seuil, 1975, p. 56-57.

Au fond, ce qui se dégage comme spécifique à l'acte de toxicomanie est la rupture fondamentale avec la jouissance découlant de ce partenariat, nécessaire pour tout sujet, car c'est elle qui favorise le plus-de-jouir qui convient. On observe ainsi que cette définition se structure sur la base de la considération selon laquelle le mariage de l'être parlant avec le phallus, ou même de la jouissance qui en résulte, est rejeté au nom de son lien fort avec la jouissance de sens qui s'exerce sur l'organe pénien.

Dans la clinique, pour manipuler une telle définition, il est nécessaire d'évaluer le médicament comme un facteur de séparation du mariage avec le pénis et non avec le phallus. En d'autres termes, le toxicomane est un sujet qui reste marié à la jouissance des sens qui gravite autour de l'organe, parce qu'il n'a pas établi un lien possible avec le phallus. Il ne faut donc pas confondre le phallus avec l'organe pénien, ni même avec toute représentation imaginaire ou avec l'idée qu'il s'agit naturellement d'un privilège masculin. En tant que fonction, le phallus est un opérateur, un signifiant de la jouissance, qui se situe hors-corps. Le paradoxe est que cet opérateur situé hors-corps est destiné à désigner, au moins partiellement, les effets de la jouissance sur le corps. C'est un signifiant asémantique, qui ne signifie rien et qui, comme incarnation du rien, ne peut fonctionner favorablement au moment de l'initiation sexuelle, occasion dans laquelle le sujet se trouve confronté au mystère de l'Autre sexe.

Dans son commentaire de « L'éveil du printemps », Lacan propose que l'initiation sexuelle est plus favorable à la vie, quand, levé le voile, au moment où l'adolescent est confronté à la construction du partenaire sexuel, se révèle ce rien inhérent au phallus. On conçoit ainsi ce rien comme la contrepartie de ce qui éclate, dans l'adolescence, comme indice de la viabilité du plaisir phallique, qui s'articule avec le savoir, avec la parole. Si le toxicomane est marqué par la rupture phallique qui s'exprime dans sa difficulté à faire face à la jouissance du corps, cela découle du fait qu'en fonction de son attachement à la jouissance du sens autour du fait-pipi [*Wiwimacher*], ce rien n'a pas de place. La rupture phallique équivaut ainsi à l'excès de sens qui se produit au moment de la rencontre avec l'Autre sexe, un excès perturbateur de l'initiation sexuelle, qui bloque, alors qu'il devrait être énigmatique et sans sens dans la jouissance sexuelle.

On remarque encore que la clinique de la rupture phallique présente dans les phénomènes découlant de l'usage toxicomane de la drogue ne se déduit pas directement de la forclusion du Nom-du-Père, même parce que, s'il en était ainsi, on pourrait être face à des phénomènes typiques des psychoses, le délire et l'hallucination. On peut dire que la rupture phallique émane de la logique même de l'élimination du phallus dans le fonctionnement de la jouissance et que, pour des raisons concernant l'impact contingent du signifiant sur le corps, il est interdit au sujet la jouissance qui convient à l'inexistence du rapport sexuel. La thèse de la rupture phallique comme facteur dominant dans les toxicomanies illustre une inversion dans l'ordre des facteurs caractéristiques de l'actualité clinique, c'est-à-dire qu'on ne pense plus au trou dans la signification phallique uniquement en conséquence du trou du Nom-du-Père.

Au contraire, le Nom-du-Père devient un prédicat de la façon dont le symptôme et la fonction phallique organisent et ordonnent la jouissance pour le sujet. Selon Miller, il cesse d'être le nom propre d'un élément particulier appelé Nom-du-Père. C'est ce qui se présente par la question :

le sujet a-t-il le Nom-du-Père ou il y a forclusion de celui-ci ? De nos jours, le Nom-du-Père n'est plus un nom, mais le fait d'être nommé, d'avoir une fonction ou, comme l'affirme Lacan, d'être « nommé à »²³. Bref, le Nom-du-Père n'est plus un nom propre et devient, selon la définition de la logique symbolique, un prédicat relatif au trou de signification phallique:

NP (X) --> X = rupture phallique

À mon avis, cette formulation rapproche ce qui est peut-être considéré comme un nouveau symptôme caractéristique de la toxicomanie du champ des psychoses dites ordinaires, dans le sens où la satisfaction obtenue avec la drogue, ainsi que par d'autres modalités, par exemple, par des tatouages et piercings, peut fonctionner comme un « substitut substitué »²⁴. Si le Nom-du-Père est un substitut du Désir de la Mère, car il impose son ordre à la jouissance de celle-ci, la drogue peut se révéler un « substitut substitué ». En d'autres termes, la drogue peut être un Nom-du-Père dans la relation que le sujet a avec son corps. Dire que ces techniques de corps – entre autres, les drogues et les tatouages – peuvent être des « substituts » du Nom-du-Père est une manière de traduire ce que vient à être ce signifiant pris comme prédicat. Ce qui s'avère être une méthode de court-circuit dans la sexualité inhérent à la satisfaction toxique est beaucoup plus, en termes de Miller, un « faire-croire compensatoire »²⁵ [*compensatory-make believe*] du Nom-du-Père, dans le sens où il rend possible une solution aux désordres de la jouissance dans la vie d'un toxicomane. Depuis cette clinique du « faire-croire compensatoire », on valorise la continuité entre les territoires de la névrose et de la psychose, on met l'accent sur ce qui les rend contigus, deux modes de réponse à un même réel, car il s'agit, sous cet angle, non pas de fixer des frontières, mais de constater des nouages, des agrafes, des débranchements, des dénouages entre fils qui sont en continuité.

* Texte intégral publié dans *Pharmakon Digital* n. 3, disponible ici : <https://pharmakondigital.com/droga-ruptura-falica-e-psicose-ordinaria/>

Fabián Naporstek, “Introduction à la clinique des toxicomanies et de l'alcoolisme” (extraits)

Pour que le phallus soit inscrit, il ne suffit pas que quelqu'un ait un pénis, il faut aussi que cet organe réponde au mot. Ainsi, l'inscription du phallus coïncide, d'une certaine manière, avec cette relation entre un organe et le mot, qui est ce que Lacan appelle ensuite « faire d'un organe un instrument »²⁶ [...] Il y a une erreur commune, dit Lacan, à confondre le réel de l'organe avec son articulation au signifiant en tant qu'instrument, qui apparaît pathétiquement dans l'exemple des transsexuelistes. Avec les conséquences funestes que, au niveau subjectif, les opérations des transsexuels entraînent souvent.

[...]

23 Miller, J.-A., « Effet retour sur la psychose ordinaire », in *Quarto* 94-95. Bruxelles, janvier 2009, p. 44.

24 *Ibid.*

25 *Ibid.*

26 Lacan, J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire. Texte établi par J.-A. Miller. Paris, Seuil, 2011, p. 17

L'excès propre à la toxicomanie montre très bien cette dimension hors régulation phallique. S'il y a une fonction que le phallus a, par excellence, c'est de mesurer les choses. [...] A mon goût, l'overdose devrait être considérée hors mesure phallique. La rupture possible avec le phallus est ce qui fait que l'on passe à la manie toxique, en comprenant la manie, comme ce qui amène le sujet hors d'un ancrage phallique. Ainsi, en suivant ce que nous avons développé, on peut vérifier différentes utilisations de la drogue. Il y a un usage de la drogue qui – considérant le cas présenté –, lui avait permis de rester marié à son organe. Il y a une autre utilisation qui permet à certains sujets de prendre courage et d'affronter l'Autre sexe et de mettre en fonction le phallus. [...] Nous avons également vu comment ce qui peut commencer dans une tentative de conserver le mariage avec le phallus ou dans une tentative de le mettre en fonction, se défait finalement, se détache du phallus et provoque la manie du toxique. [Référence à une vignette clinique présentée dans le livre]

[...]

Ne rien vouloir savoir de ce qui concerne le sexuel, si nous comprenons le sexuel en termes phalliques, ce n'est pas seulement la rencontre avec le corps de l'Autre sexe, mais peut être la rencontre avec le corps du même sexe, qui peut être la masturbation elle-même, ce qui n'empêche pas de distinguer une chose de l'autre. Cette façon millérienne de poser les choses est en continuité avec l'idée de Lacan sur la rupture avec le phallus. [...] On peut faire usage de la drogue pour « faire appel à l'insoumission au service sexuel »²⁷, pour rester coincé dans la jouissance de l'onanisme comme soudure, pour essayer d'accéder à l'Autre sexe comme une béquille, en termes de Freud. Je parle de la béquille lorsque le phallus a ses limites – qui sont toujours de structure –, et le sujet ne supporte pas ces limitations et, par conséquent, tente de soulever le phallus pour accéder à l'Autre sexe.

[...]

Si nous avons une thèse à partir de laquelle la toxicomanie implique une rupture avec le phallus, [...] et dans la psychose cette rupture est une rupture de structure, la thèse de la rupture ne peut pas nous servir. Nous partons de l'idée, pour le cas de la névrose, qu'il y a eu une rupture qui est conjoncturelle et dans la psychose, à la suite de Lacan, nous avons l'idée que cette rupture est structurelle... [...] Si nous ajoutons à cela que de plus en plus, dans la clinique, nous recevons des sujets toxicomanes qui sont diagnostiqués comme psychotiques, l'importance de pouvoir situer comment penser la toxicomanie dans la psychose augmente.

[...]

Un sujet raconte qu'avant de le connaître (le Viagra) il ne pouvait pas maintenir des relations car il ne ressentait pas de désir, mais il ajoute qu'il voulait être comme les autres. Il dit qu'avec le Viagra, il a commencé à être comme les autres et à son avis, il a également commencé à réguler ses érections. L'organe n'est plus lâche, mais il réagit aux pilules. Alors que de temps en temps, il continue d'avoir des « érections lâches » maintenant il le justifie comme un résidu de Viagra

27 Miller, J.-A., « La drogue de la parole », *Accès à la psychanalyse, Addiction*, Bulletin de l'Association de la Cause freudienne en Val de Loire – Bretagne, 2023, p. 15-22. Republié dans ce numéro de *Pharmakon Digital*.

dans le corps. [...] on voit aussi dans ce cas, qu'à défaut d'une opération qui produit la carence du signifiant liant l'organe comme un instrument, ce qui vient à la place du signifiant est le chimique, et c'est à partir de celui-ci qu'on tente de transformer l'organe en instrument. [...] Au lieu du mot, à défaut de ce mot, le sujet utilise la pilule. Une opération dans le réel, pour donner une liaison à l'insupportable invasion de jouissance de l'organe. [...] Dans ces cas de psychose on voit très bien que la drogue n'est pas seulement une rupture avec le phallus mais c'est ce qui essaye de lier ce petit pipi au corps.

* Texte intégral publié dans « Introducción a la clínica de las toxicomanías y del alcoholismo ». Livres I, II, III. Buenos Aires, Grama, 2008.

BIBLIOGRAPHIE VERS LE CONGRÈS DE L'AMP 2026 – LA RUPTURE AVEC LE PHALLUS :

- Andreini, N. "Tesis de Lacan acerca de la droga", *Apostillas del TYA Córdoba*, n.1, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011, p. 55-63.
- Andreini, N., "Ruptura y relación al otro", *Apostillas del TYA Córdoba*, n.1, Ed. CIEC, Soluciones Graficas, 2011, p. 63-71.
- Aucremanne, J.-L., « Le mariage avec la drogue », *Quarto* n. 42, 1990.
- Aucremanne, J.-L., « Malaise, drogue et rupture », *Quarto* n. 99, juin 2011, p. 102-108.
- Aucremanne J.-L., Jossion, J.-M., Page, N., « Penser la toxicomanie à partir de la psychose », *Mental* n. 12, 2003, p. 65-74.
- Aucremanne, J.-L., Jossion, J.-M., « Rompre avec la drogue », *Préliminaire* n. 12, 2000.
- Chiriaco, S., « De la drogue à la suppléance : un traitement de l'angoisse », *Mental* n. 16, 2005, p. 96-104.
- Freda, F. H., Intervención en *El Otro que no existe y sus comités de ética*, Seminario dictado por J.-A. Miller en colaboración con Éric Laurent, Buenos Aires, Paidós 2005, p. 303-316.
- Generoso, C. M., "A queda do falocentrismo": <http://www.institutopsicanalise-mg>.
- Jossion, J.-M., « La fonction de la drogue », *Accès*, Bulletin de l'ACF-VLB n. 3, 2012, p. 45.
- Jossion, J.-M., « La fonction de la toxicomanie et de l'alcoolisme », *Letterina* n. 55-56, 2010.
- Jossion, J.-M., « Le sinthome de Schreber », *Quarto* n. 123, nov. 2019, p. 154-158.
- **Jossion, J.-M., « Rompre l'effet de l'affect », in *Les Cahiers de l'ASREEP* n. 2. *Les addictions sans substances*. Genève, 2018, p. 53-58.**
- **Jossion, J.-M., « Un possible lien », in *Quarto* 118. *Lire Lacan*. Bruxelles, mars 2018, p. 114-120.**
- Laurent, É., « Comment avaler la pilule ? », *Ornicar ?* n. 50, revue du CF, Navarin éditeur, 2003.
- Laurent, É. « Como engolir a pílula ? », *Clique*, *Revista dos Institutos Brasileiros de Psicanálise do Campo Freudiano*, n. 1, abril 2002, p. 24-35.
- **Laurent, É. Conversation sur Radio Lacan à propos de la conférence titrée « Reflexiones sobre tres cuestiones del feminismo con la no relación sexual ». Audio en espagnol. 04 décembre 2019. <https://radiolacan.com/es/podcast/conferencia-en-el-palais-rouge-de-buenos-aires-reflexiones>**

sobre-tres-cuestiones-del-feminismo-con-la-no-relacion-sexual/3

- **Laurent, É.** « La place des hommes dans la cité des femmes. » Conférence réalisée à l'occasion de la Semaine Lacan « Hommes et femmes selon Lacan », 13-18 mai 2019, ACF-VLB, disponible sur https://www.youtube.com/watch?v=y4oJZ5O4y98&t=371s&ab_channel=EricLaurent
- **Laurent, É.**, « Portrait de Joyce en Saint homme », in *Mental* n. 35. Paris, 2016, p. 62-73.
- **Laurent, É.**, « Trois remarques sur la toxicomanie », in *Quarto* n. 42. Bruxelles, 1990, p. 69-72.
- **Laurent, É.**, « Un modelo digno para las instituciones que queremos » en *Del hacer al decir. La clínica de la toxicomanía y el alcoholismo*". II Jornada del Instituto del Campo Freudiano. Silitti, D., Sinatra, E. y Tarrab, M. compiladores. Buenos Aires, Plural editores, 1996, p. 61-80.
- Miller, J.-A., « Lire un symptôme », *Mental* n. 26, 2017, p. 49-58.
- Naparstek, F., « De la formation de rupture au partenaire symptôme », *Quarto* n. 79, juin 2003, p. 50-51.
- Naparstek, F., « Introduction à la clinique des toxicomanies et de l'alcoolisme ». Livres I, II, III. Buenos Aires, Grama, 2008.
- Pacheco, L. V., Reseña del libro de J. Santiago: "La ruptura con el goce fálico y sus incidencias en el uso contemporáneo de las drogas", en *Pharmakon Digital* n. 2, <http://pharmakondigital.com/volumen-no02/?lang=es>
- Page, N., « Les fonctions subjectives de la drogue : comment en prendre soin ? », *La lettre mensuelle* n. 298, Revue des ACF-ECF, 2011, p. 40-42.
- Quaglia, G. "Conexão (A)ssexuada", *Carta São Paulo, Revista da Escola Brasileira de Psicanálise- São Paulo, Amor Sexo (Des)conexões*, ano 26, n. 1, São Paulo, março 2019, p. 95-99.
- Quaglia, G. "Órfãos do capitalismo", *apalavra*. Escola Brasileira de Psicanálise, Delegação Geral Goiás-Distrito Federal, *O Declínio do Pai e Seus Efeitos*, v.1, n.1, Goiânia, 2018, p.38-50.
- Salamone, L. D. "El lazo cuando la droga es el partenaire". *Apostillas del TYA Córdoba*, CIEC, 2011, n.1, p. 5-23.
- Salamone, L. D., "¿Todos consumidores?" *Lo inclasificable de las toxicomanías. Respuestas del psicoanálisis*, Departamento de Estudios sobre Toxicomanías y Alcoholismo (CICBA) Buenos Aires, Ed. Grama, 2008, p. 29-37.
- Salamone, L. D. *Dificultades en el tratamiento de las toxicomanías y el alcoholismo. Cuando la droga falla*, Caracas, Ed. Pomaire, 2011, p. 71-93.
- Santiago, J. "A toxicomania não é uma perversão", *Falo*, Salvador, n.4/5, jan./dez. 1989, p. 68-72.
- **Santiago, J.** « Drogue, rupture phallique et psychose ordinaire ». *Pharmakon Digital* n. 3. <https://pharmakondigital.com/droga-ruptura-falica-e-psychose-ordinaria/>
- **Santiago, J.** « La drogue de W. Burroughs : un court-circuit dans la fonction sexuelle ». *Quarto* 79.

Bruxelles, juin 2003, p. 52-54.

- Santiago, J. "O celibatário, o toxicômano e a segregação", *Curinga, Os enigmas do masculino*, v. 9, Belo Horizonte, abril 1997, p. 45-49.
- Sidon, P., « La substance d'une addiction », « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. *Les Cahiers de l'ASREEP-NLS* n. 2, 2016.
- Sillitti, D., Sinatra, E., Tarrab, M, *Más allá de las drogas. Estudios psicoanalíticos*, Plural, 2000.
- Sillitti, D. "Clínica del superyó y las toxicomanías", *Pharmakon*, n. 6-7. Buenos Aires, Ed. Plural, Junio de 1998, p. 11-15.
- Sinatra, E., *Adixiones*, Buenos Aires, Grama, 2020.
- Sinatra, E., "Dos hipótesis sobre las toxicomanías", *Mediodicho*, n. 30. Ed. EOL-Córdoba, 2006, p. 147-157.
- Skaf, C., "Para una clínica de la elisión del falo", <http://pharmakondigital.com/volumen-no03/?lang=es>
- Taillandier, E., « L'Addiction, un lien qui sépare », « Les addictions sans substances ». Conversation du TyA. *Les Cahiers de l'ASREEP-NLS*, n. 2, 2016.
- Verger, T. *El límite del órgano y su más allá. Las toxicomanías y la cuestión trans*. Buenos Aires, Tres Haches, 2024.
- Zaffore, C., "Droga y elección sexual", *Introducción a la clínica con toxicomanías y alcoholismo II*, Buenos Aires, Ed. Grama, 2009, p. 103-109.